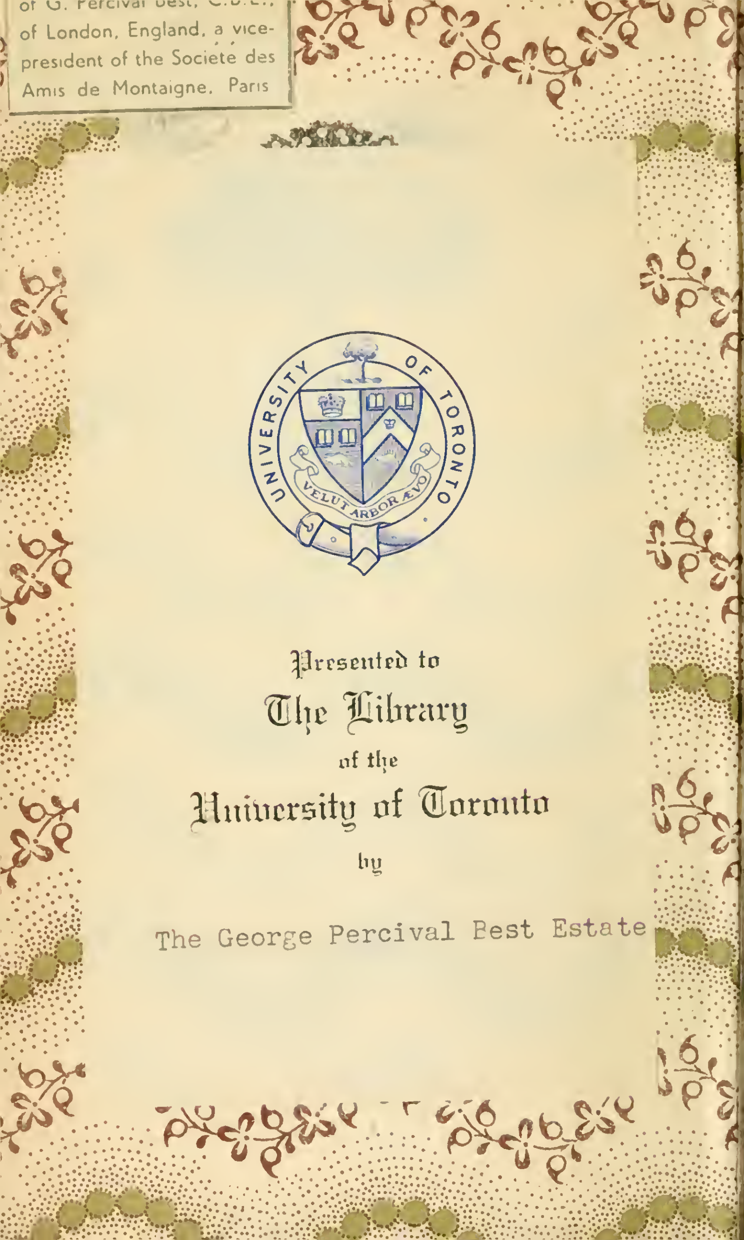



of G. Percival Best, C.B.E.,
of London, England, a vice-
president of the Societe des
Amis de Montaigne, Paris
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
The George Percival Best Estate







ÉLOGE

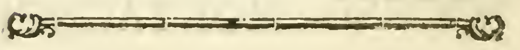
DE

MICHEL MONTAGNE,



Ses Compaignons enſeignent la ſageſſe ; il déſenſeigne la ſottiſe.

[Préface de Mlle. DE GOURNAI.]



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

Qui a remporté le Prix d'Eloquence à l'Académie de Bordeaux en 1774;

Par M. l'Abbé TALBERT, de l'Académie de Beſançon, Chanoine en l'illuſtre Egliſe Métropolitaine de la même Ville, Prédicateur du Roi.



A LONDRES;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de la Reine, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXV.

Nota que dans les citations des passages de Montagne je me sers de l'Edition de Londres, en dix volumes & en petit format.



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

Qui a remporté le Prix d'Eloquence à l'Académie de Bordeaux en 1774.

UN Ecrivain que le regne de François Premier nous a donné, & qui s'élance de la nuit de ſon ſiecle pour fixer les regards du nôtre, pour obtenir des Miniſtres de la Renommée les honneurs de l'éloge public, ne peut être qu'un génie du premier ordre; mais combien cet homme étonnant le ſera-t-il davantage, ſi j'annonce qu'il travaille ſans méthode &

ſans ſuite, que ſon imagination s'abandonne à tous ſes caprices, & que ſon vol eſt un écart continuel? qu'inexact dans ſes citations, il en ſurcharge ſon ſtyle; que ſans ceſſe parlant de lui-même, il ne craint pas d'être ſon propre Panégyriſte; qu'ennemi déclaré des idées reçues, il ſemble chercher le paradoxe, & qu'on le ſurprend dans la contradiction; que ſouvent obſcur & incorrect, il oſe commander aux regles du Langage, & que cependant il attache ſon lecteur, le ſéduit & l'entraîne. Tel eſt le ſingulier, j'ai preſque dit le bizarre Auteur dont j'entreprends d'analyſer le mérite; tel eſt ce Michel Montagne, pour qui la lumiere devança le moment de ſon irruption générale.

Il n'appartient qu'au génie de faire oublier ſes écarts, de plaire même quelquefois par une marche irréguliere. Il faut qu'il ſe décele, qu'il éclate, en quelque lieu, en quelque temps que la nature l'ait placé: par-tout il porte avec lui ce caractere de ſupériorité, ou plutôt de ſouveraineté qu'elle lui imprima, & qui établit ſon aſcendant ſur les eſprits vulgai-

res : tige vigoureuſe qui proſpere dans un ſol aride & froid, qui, ſans ſe courber, ſe fait iſſue à travers les obſtacles, & va chercher ſa nourriture dans les rochers où ſes racines s'inſinuent. Mais ce n'eſt pas toujours une célébrité durable que le talent obtient dans la renaiſſance des Lettres. Ses ſuccès ſervent de baſe à d'autres ſuccès qui ſouvent les couvrent & les font diſparoître : quel eſt donc le preſtige des Ecrits de Montagne, pour nous enchanter encore ? A quelle région n'eût-il pas atteint, s'il eût pris ſon eſſor du haut degré où nous ſommes parvenus ? Créateur de ſes idées, il ſe traça lui-même ſa carriere ; le premier, il nous apprit à penſer, & perſonne ne fit penſer davantage. Ce que Deſcartes devoit être à la connoiſſance de la nature, & Monteſquieu à la politique, Montagne le fut à la Morale. C'eſt ſur ces trois Génies que porte tout l'édifice de la Philoſophie françoiſe. Mais l'Auteur des Eſſais ne fut pas environné des grandes lumieres, des ſecours puiſſants qui ſeconderent les deux premiers, & l'on ignore ce qu'ils euſſent

été, s'il avoient vécu ſes contemporains. Pour mettre le ſceau à ſa gloire, l'orgueil de notre ſiecle s'eſt abaiſſé devant lui : ſon Livre eſt le foyer où l'on va dérober des flammes ; de célebres Écrivains ſe ſont rangés parmi ſes Copiſtes ; ils lui doivent les germes de leurs plus grandes idées, la hardieſſe de leurs ſyſtêmes, l'énergie de leur langage ; & c'eſt Montagne que préconiſe ſous leurs noms, l'enthouſiaſme qui leur applaudit.

Son Eloge ſera donc principalement celui de ſes Ouvrages ; la véritable exiſtence de l'homme ſupérieur eſt dans ſes productions ; c'eſt par elle qu'il franchit toutes les bornes de ſon être, qu'il vit pour l'univers & les ſiecles, que ſes moindres actions ceſſent d'être indifférentes. Pour donner même une idée juſte de la perſonne de Montagne, je ne chercherai point d'autres reſſources que ſes Ecrits : par-tout les traits de ſon caractere s'y trouvent mêlés & fondus avec ceux de ſon génie : là il eſt ſon propre Peintre & ſon Hiſtorien le plus fidele ; là, nous apprenons qu'il fut notre maître dans

l'Art d'écrire avant le regne du goût ; qu'il connut la vraie Philoſophie avant la renaiſſance des lumieres ; qu'en un mot, il ſut être éloquent dans le ſiecle de Ronſard, & Philoſophe dans le ſiecle de la Ligue.

PREMIERE PARTIE.

[1] Les premiers regards de Montagne virent briller l'aurore de notre Littérature ; quelques rayons échappés de l'Italie commençoient à dorer les ſommets de notre Parnaſſe, & faiſoient reparoître les traces de l'antiquité, long-temps perdues dans les ténebres de la barbarie : François Premier, porté naturellement aux grandes choſes, & jaloux d'occuper à la fois toutes les bouches de la Renommée, agitoit d'une main les tiſons de la guerre, & de l'autre encenſoit les Beaux-Arts ; il les appelloit au milieu des orages, & les Muſes qui campoient autrefois avec Alexandre, Céſar & Scipion, voyoient renaître ces temps ſous les auſpices de leurs émules. Que la voix du Souverain eſt puiſſante, que ſon regard a de vertus ! toujours prêts à lui

obéir, les talents attendent ses ordres en silence ; il leur donne le signal, & ils se précipitent dans la carriere ; on diroit qu'ils sont l'ouvrage de sa parole.

Sous le regne de François Premier, tout favorisoit, tout préparoit leur essor. Tandis que l'invention de la Presse multiplioit les secours, que les querelles de Religion rendoient l'étude nécessaire, les Sciences élevoient des hommes obscurs aux plus éclatantes fortunes, aux honneurs même de la Chevalerie, & le Monarque protecteur ennoblissoit les Lettres aux yeux de l'homme de Cour, qui s'étoit fait long-temps un mérite de les négliger. Déjà son zele actif & généreux, exerçant sur les esprits un pouvoir nouveau, annonçoit une grande révolution ; déjà l'on voyoit éclorre les nobles fruits d'une émulation qui fermentoit de toute part ; on remontoit aux sources par la connoissance des Langues, & les chef-d'œuvres de la Grece & de Rome devenoient plus familiers par la traduction. Mais si l'amour des Lettres se répandoit rapidement, le talent d'écrire ne régnoit pas encore;

l'eſprit françois ſe traînoit avec timidité ſur les pas des Anciens, & notre Langue bégayant leurs penſées, ne faiſoit encore que l'eſſai de ſes forces. Buchanan, Muret, De Thou dédaignoient de lui confier leurs travaux : cependant les ſuccès de Marot auroient pu les enhardir ; ceux d'Amiot & de Rabelais donnoient des eſpérances nouvelles ; mais en vain eût-on cherché la juſteſſe, la préciſion, le goût, le coloris dans les productions françoiſes ; & l'illuſion que Ronſard fit à ſon ſiecle, n'en prouvoit que la ſtérilité. Telle étoit notre Littérature, lorſqu'au fond du Périgord, on vit paroître Montagne, cet Ecrivain ſans modele, qui ſe créant à lui-même ſon genre d'éloquence, fit connoître que les Anciens pouvoient avoir des rivaux. Les Muſes Grecques & Romaines, appellées par ſon pere autour de ſon berceau, lui donnerent le premier aliment ; on eût dit que ce pere judicieux apperçût dès-lors la trempe ſinguliere de ſon ame, & qu'il voulût lui preſcrire un régime analogue.

Des réflexions ſupérieures à ſon ſie-

cle ſur les vices de l'éducation vulgaire, le dirigerent dans celle de ſon fils. Ménager ſes organes & prévenir le dégoût de l'étude par la facilité, la modération du travail; ſouſtraire ſes plus précieuſes années à la lenteur des Ecoles, le nourrir des ſucs vigoureux de la Langue de Cicéron, qui devint ſon idiôme naturel, lui faire un jeu de cette tâche ſi pénible, ſi longue, ſi redoutable, entretenir la noble liberté de ſon eſprit par une méthode ſans contrainte; aider en lui l'activité de la nature, mais ſans effort, ſans violence; tels furent les ſoins donnés à l'éducation de Montagne, & les moyens qui abrégerent ſon enfance. Si, par reſpect pour l'uſage, quelques-unes de ſes années furent abandonnées aux Ecoles publiques, il s'en vit dédommagé par le bonheur d'avoir pour Maîtres les Buchanan & les Muret.

Quelle pénétration ne ſuppoſoit pas dans Montagne un cours d'étude terminé à l'âge de treize ans! Mais cette précocité n'eſt pas toujours le préſage d'une réputation éclatante;

rarement les productions prématurées croissent-elles par une gradation de force proportionnée à leurs premiers progrès ; leur seve épuisée par un trop prompt effort, tarit subitement, ou les abreuve de sucs rares & sans substance, qu'une longue végétation n'a point préparés. Parvenues tout-à-coup au degré d'élévation où elles doivent atteindre, elles s'arrêtent dans la médiocrité; ouvrages précipités, que la nature n'acheve point, qu'elle abandonne, qu'elle oublie; mais dans Montagne, elle perfectionna ce qu'elle y avoit ébauché. Si le titre d'Auteur l'avoit ébloui, il auroit pu sans peine en décorer sa jeunesse ; pour l'intérêt de sa gloire, il se défendit d'une ambition qui fait avorter plus de talents qu'elle n'en fait éclorre. Ces années, qu'il n'avoit point perdues en stériles études, en productions hâtives, furent données à des lectures choisies, plus encore à la réflexion qui les féconde ; on peut dire qu'il en avoit rendu son jugement dépositaire, bien plus que sa mémoire. Une multitude de germes fermentoient, lentement échauffés par son génie, &

y prenoient, comme dans un ſol excellent, une qualité nouvelle, une ſaveur particuliere.

Mais ce n'eſt point encore par le mérite des choſes, que ſe doit apprécier Montagne, c'eſt par ſa maniere de les exprimer, par le caractere original de ſon éloquence, par cette vigueur d'imagination & de penſées qui ſe communiquoit à ſon Langage. Quoique la nature l'eût formé pour produire, on le vit cependant payer aux Lettres ſon premier tribut par une traduction. Dans ces temps ſi orageux pour le Chriſtianiſme, la Théologie naturelle de Sebond paroiſſoit à ſon pere un puiſſant préſervatif; & il deſiroit qu'une main habile en enrichît ſa Patrie : Montagne, ſecondant ces vues reſpectables, ſe charge de l'entrepriſe. Ce traité ſubtil & ſolide, mais dont le langage barbare fait douter s'il eſt Eſpagnol ou Latin, change de forme ſous ſa plume; une vivacité preſſante en anime le ſtyle : l'Ouvrage devenu ſien, eſt applaudi de la France entiere, qui préſage la gloire future du Traducteur. Dès-lors il parut un mo-

dele dans ce genre ingrat, où les ſuccès ſont rares, parce que les talents, qui le dédaignent, peuvent ſeuls y réuſſir. Un Traducteur eſt un Peintre qui doit ſe pénétrer de ſon objet, le concevoir dans une imagination vive, pour l'enfanter de nouveau : eſclave & libre en même temps, il doit ſuivre ſon Auteur pas à pas, ſe meſurer ſans ceſſe avec lui, ſans rien perdre de ſa chaleur. Montagne connoiſſoit ces difficultés, & poſſédoit l'art de les vaincre. On en pourroit juger encore par cette foule de textes qu'il traduit dans ſes Eſſais, avec une force qui étonne, une préciſion qui l'augmente. Quel devoit être le torrent de ſon élocution, lorſque dégagé de toute eſpece d'entraves, il ſe livroit à lui-même ? Longtemps il n'avoit partagé que la gloire d'Amiot ; mais lorſque les Eſſais parurent, le ſiecle s'étonna ; en vain voulut-on découvrir dans l'antiquité le modele de cet Ouvrage, on trouva qu'il n'en avoit point. C'en fut aſſez pour qu'il parût bizarre à la foule rampante des imitateurs ; ils le jugerent & ne le ſentirent pas ; les eſ-

prits froids l'apprécierent par ses défauts, & ne furent qu'effrayés de ses beautés audacieuses; les hommes de goût qu'il séduisoit, n'osoient applaudir encore, & leurs regards interrogeant les Maîtres du Parnasse, sollicitoient leur décision; bientôt l'arrêt fut prononcé, & l'Europe retentit du nom de Montagne.

Il est des Ouvrages qui ne peuvent faire des impressions médiocres; le livre des Essais ne devoit ni réussir, ni déplaire à demi. Accueilli par le Public avec transport, il a trouvé des censeurs qui l'ont dégradé jusqu'au mépris, & qui ont fait sentir que *celui qui lit un nouvel Auteur, se met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met* (a).

[2] Ne cherchons dans les Essais ni l'esprit d'analyse, ni une constante régularité; difficilement la méthode s'allie avec la chaleur de l'imagination, l'abondance des idées, la maniere indépendante qui caractérisent Montagne. Il croyoit plus nécessaire

---

(a) Préface de M. de Gournai, tome X des Essais, édition de Londres, en dix volumes, petit format.

de faire fortir fes penfées, que de les enchaîner ; il aimoit mieux déplacer, que profcrire ces traits faillants, libres enfants de fon génie, qui font le charme de fes Ecrits ; & qu'importe au Lecteur le foible avantage d'une méthode froide, s'il faut l'acheter aux dépens des plus grandes beautés ? Que des idées communes aient le mérite de l'enchaînement, on eft en droit de l'exiger ; que la timide colombe s'occupe à ranger fon plumage ; mais que l'aigle intrépide ne fonge qu'à s'élever. Ne croyons pas cependant que la marche de Montagne foit toujours vagabonde, que fon pas foit conftamment déréglé. Souvent il paroît en défordre, parce que le lien de fon difcours n'eft pas fenfible, & que fon ordre eft caché. Mais qu'on lui fait gré de fes écarts mêmes, & qu'il eft intéreffant par fes digreffions ! C'eft un fleuve qui s'échappant de fon lit, n'en eft que plus abondant, plus rapide, & qui partout roule fon or avec lui. Aifément on pardonne à Montagne de perdre de vue les titres de fes chapitres & les fujets qu'il annonce. Ceux qu'il

traits paroissent toujours les mieux choisis, parce que l'intérêt naît de sa plume, & non des objets discutés. Ne craignons point de l'assurer, ce n'étoit pas sans dessein qu'il se livroit à cette maniere d'écrire ; elle tenoit au ton de familiarité qu'il s'étoit prescrit, soit pour attacher son Lecteur, soit pour se ménager le droit de tout dire. Ce n'est point un Livre qu'il paroît composer ; on croiroit qu'il ne veut que se rendre compte à lui-même. Jamais on n'eut moins l'air d'instruire, en donnant les plus importantes leçons ; jamais style n'imita mieux celui de la société, & ne répondit plus parfaitement au but de son Auteur. On ne voit point Montagne sur la Tribune oratoire, joindre à l'austérité du précepte la triste gravité du langage ; c'est de près qu'il parle à l'homme : il n'enseigne point, il converse ; une morale riante est dans ses discours un fruit caché sous des fleurs ; il déride le Stoïcisme même, & donne à Zénon les traits d'Epicure. Tantôt il prend ceux de Démocrite, pour inviter son Lecteur à jouir avec lui de la scene du

monde ; tantôt aſſaiſonnant la raiſon de Séneque du ſel d'Horace & de Plaute, il appelle les jeux, les graces, la folie même au ſecours de la ſageſſe. Delà cette franchiſe d'expreſſion, qui ſe livre ſans contrainte à toute ſon énergie ; cette ironie piquante, ces narrations qui attachent; en un mot, ce talent de mettre les plus hauts préceptes à la portée de l'homme frivole, de lui donner la lumiere lorſqu'il ne cherche que le plaiſir ; de lui tendre d'aimables pieges pour le rendre heureux & ſage.

Il n'eſt pas juſqu'au mauvais goût de ſon ſiecle, qu'il ne ſache embellir. La manie des citations régnoit alors aux dépens de l'élégance & de la raiſon. L'érudition hériſſoit les Traités, les Diſcours, la Poéſie même, & par une vanité ordinaire chez les Peuples qui ſortent de l'ignorance, on ne citoit que pour paroître ſavant. Montagne connoît cet abus, y jette du ridicule, & s'y conforme; mais, par un preſtige de ſon art, il ſait nous rendre intéreſſant cet abus même. Tout ce qui n'étoit pas du reſſort des hautes Sciences, ſa vaſte

Littérature l'embraſſoit, & malgré l'opinion qu'il veut donner de ſon ignorance, on voit qu'il a tout lu, & ce qui eſt bien plus rare, qu'il s'eſt rendu maître de tout. S'il multiplie ſes larcins dans la Littérature ancienne, il en fait éclorre des beautés inconnues, il en extrait de nouveaux ſucs. Le Lecteur, qu'il promene parmi toutes les fleurs de l'Hiſtoire, de la Poéſie, de l'Eloquence, ſemées au haſard pour former le plus heureux mélange, jouit du double avantage de la richeſſe & de la variété. En un mot, ſi le Livre de Montagne n'étoit pas un vaſte Traité de morale, il ſeroit encore le plus intéreſſant des Recueils. L'Artiſte raſſemble de tous les climats des matieres précieuſes, les polit, les façonne, en diſtribue les nuances, & en compoſe une éblouiſſante moſaïque; tel paroît Montagne dans l'aſſemblage de tous ces textes dont il rajeunit les idées, par le ſens ou l'expreſſion qu'il leur donne, par l'empreinte dont il les marque. Ennemi né de toute ſervitude, il n'eſt pas même eſclave des Anciens, qu'il adore; je ne ſais par quelle magie

leurs tréſors lui appartiennent, & comment tout ce qu'il leur enleve ſe convertit en ſa propre ſubſtance. Jamais on n'exécuta mieux le précepte de *faire ſien* le travail d'autrui; d'imiter *ces abeilles, dont le miel devient tout leur* (*a*), quoique formé de parfums qui ne ſont point à elles; à leur exemple, Montagne ne laiſſant appercevoir que ſon ouvrage, fait oublier le germe qu'il déroba; il moiſſonne l'antiquité pour s'enrichir; mais c'eſt toujours de ſon propre fonds que naiſſent ſes principales beautés. A chaque pas, il fait ſentir combien les ſecours étrangers lui furent peu néceſſaires. Eh quoi! les ſaillies de l'imagination, la force ſoutenue du ſtyle peuvent elles être des ornements empruntés & des productions de la mémoire? dans quelle ſource a-t-il puiſé l'art d'allier tout ce que le ſublime a d'étonnant, avec tout ce que la naïveté & l'enjouement ont de légéreté & de grace? Quel talent de perſuader, ſoit qu'il emploie ou la

(*a*) Tome 2, Chap. 25, pag. 51.

force comique, ou les couleurs de la Poéſie, ou les foudres de l'éloquence! par quel étrange lien a-t-il aſſocié la raiſon au badinage? Quel mélange nouveau des teintes les plus vigoureuſes, les plus délicates, les plus ſombres, les plus riantes! Obſcur & confus quelquefois dans ſa rapide chaleur, Montagne jette du ſein de ces nuages les traits de la plus vive lumiere; tel Rembrant, du milieu de ſes ombres, de ſes nuits, fait ſortir des traits mâles, des attitudes impoſantes; ſes figures ſont plus ſaillantes, parce qu'il noircit les contours; ſes couleurs, jetées au haſard, & ſans paroître préparées, préſentent une ſurface inégale; il attache, il étonne par une hardieſſe que ſon admirateur n'oſe imiter; ſi l'on méconnoiſſoit Montagne dans cet emblême, on n'auroit point lu ſes Ecrits [3]. La nature l'avoit fait trop éloquent pour qu'il daignât devenir Rhéteur; s'il préſente ſa penſée ſous pluſieurs faces, c'eſt qu'il cherche le trait déciſif qui en rendra l'énergie; mais ſa phraſe ſerrée, preſſante, forte de choſes, entraîne rapidement vers le but. Tout

ce qu'il peut retrancher de ces monoſyllabes qui chargent, obſedent la période, qui ſont comme autant de liens qu'elle traîne péniblement avec elle, il l'abandonne & le proſcrit. Heureuſe liberté, qui favoriſe & la chaleur de ſon ſtyle, & ſon énergie poétique!

[4] Oui, la Poéſie reſpire dans le ſtyle de Montagne, lui donne le mouvement, l'élévation, la vigueur, ces tours libres, ces expreſſions hardies, ce langage animé, qui vit de figures & d'images; ces comparaiſons, où l'objet vient ſe répéter traits pour traits; ces métaphores, où il ſe peint rapidement & en maſſe; ces coups de force, qui réveillent & raviſſent, qui paroiſſent comme des élans néceſſaires à l'Ecrivain, pour ne pas retomber, ſont des caracteres communs entre la Poéſie & l'éloquence: dans l'une ou dans l'autre, ils ne different que par la force des teintes: on pourroit dire qu'ils tiennent à la ſubſtance de la premiere, & qu'ils ne forment que la parure de la ſeconde.

Tranſporté juſqu'à l'enthouſiaſme, par le preſtige de la Poéſie, Monta-

gne n'en parle qu'en Poëte : ſi on l'en croit, *elle ne pratique pas notre jugement*, elle *le ravit* & le *ravage* (*a*) : perſonne n'a mieux ſenti quelle eſt la langue naturelle du génie, la ſource vive des grandes beautés. Si elle agiſſoit ſur lui avec tant d'empire, ſi elle avoit le pouvoir de remuer, de bouleverſer ſon ame, c'eſt que dans ſon ſein étoit allumé le feu divin qui fait les Poëtes. Dans quelle ligne de ſon Livre ne le voit-on pas éclater ? Laiſſe-t-il repoſer un moment cette imagination pittoreſque, qui s'imprime profondément les objets, & leur donne dans ſes tableaux la couleur, la conſiſtance & la vie ? Cette brûlante activité, qui anime toutes les parties du ſtyle, qui étend l'intérêt ſur tous les détails ? dans ſes comparaiſons également ingénieuſes & juſtes, dans ſes fréquentes métaphores, c'eſt la nature entiere qu'il appelle au ſecours de la penſée ; ineſtimable reſſource, dont il faudroit lui reprocher l'abus, ſi l'on pouvoit

---

(*a*) Tome 2, Chap. 36, pag. 250.

lui reprocher de plaire ; reſſource eſſentielle à tout Ecrivain qui penſe fortement, & qui veut ſuppléer à l'infécondité de notre Langue ; reſſource, en un mot, bien plus naturelle que l'on n'imagine, & qui n'eſt point une découverte de l'Art. N'en doutons pas; le langage figuré fut notre premier idiôme; il précéda les Langues, & fut dans leur enfance le ſupplément de leur ſtérilité. Voyez l'homme ſortant des mains de la nature, voyez le Sauvage, bégayant une Langue rare, recourant à tout ce qui l'environne pour revêtir ſa penſée d'images ſenſibles, montrant une montagne pour rendre l'idée de la grandeur, nommant l'animal féroce pour donner celle de la force, & toujours exprimant l'idée abſtraite & l'objet abſent, par leurs rapports avec l'objet préſent & palpable : Montagne, qui, ſans doute, eût été plus ſobre d'images, s'il eût employé la Langue de Rome, reconnut la néceſſité de leurs ſecours, lorſqu'il eut eſſayé les forces de la ſienne ; mais dans ſon abondance, il a le mérite rare d'être prodigue ſans être fa-

tiguant, tant il ſait y répandre de variété, de graces & d'énergie. Son ſtyle ne peint pas, il grave, il creuſe: pourroit-on n'y pas aimer ces traits originaux, & pour ainſi dire ces fieres attitudes, qui donnent à ſes défauts mêmes quelque choſe d'impoſant? cette heureuſe liberté qui oſe reculer toutes les bornes, commander à la regle, la rompre ou la courber lorſqu'elle opprime le talent? La Langue eſt toujours aſſez nerveuſe pour celui qui penſe foiblement; mais le grand Ecrivain ne la trouve jamais ni aſſez forte, ni aſſez rapide; eſt-il donc étonnant que Montagne, à qui la Langue romaine étoit ſi familiere, ait ſenti plier la nôtre ſous le poids de ſes penſées, qu'il ait écrit qu'*elle ſuccombe à une puiſſante conception*, qu'*elle languit ſous vous & fléchit, ſi vous allez tendu*; & que *pour éterniſer ſon Livre, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme* (*a*). Mais il eſt donné au génie d'ennoblir, de transformer, de créer. Preſſé par la vigueur de ſes idées, il s'agite

(*a*) Tome 7, chap. 15, pag. 323.

& fait effort pour les enfanter ſous des traits mâles, pour les revêtir d'expreſſions auſſi brûlantes qu'elles. Oui, les Langues prennent un caractere analogue au talent qui les emploie : le goût, le nerf, l'oreille de l'Ecrivain décide de leur nobleſſe, de leur force, de leur harmonie ; il les marque de ſon empreinte, comme le métal communique ſa couleur à la pierre qui l'éprouve. La Langue françoiſe eſt une argille molle, qui prend de la ſolidité ſelon le degré de chaleur qu'on lui communique : jamais on n'exerça ſur elle autant d'autorité que Montagne : perſonne ne la rendit plus obéiſſante à toutes les inflexions de l'ame ; il établit & prouva cette maxime, qu on peut l'enrichir, *non en l'innovant, mais la rempliſſant de plus vigoureux ſervices, & lui apprenant des mouvements inaccoutumés* (a). En effet, cette Langue bornée, timide, ſans inverſions, ſurchargée de membres inutiles, devient tout-à-coup dans les Ecrits de Montagne une Langue féconde, audacieuſe, variée, capable

---

(a) Tome 7, chap. 15, pag. 321.

de précision. Quel art n'a-t-il point d'en faire valoir, d'en multiplier les avantages, d'y découvrir ces ressources cachées, qui ne se manifestent qu'aux esprits du premier ordre, comme les veines du marbre ne peuvent saillir que sous la main robuste qui le polit & le fatigue.

Que le Grammairien se taise, lorsque le Génie parle; c'est à celui-ci à se composer son idiôme. Montagne s'en fit un, mais ce ne fut point au hasard, & il prit pour base un excellent principe. Rendre la pensée lui parut le premier but de l'Ecrivain. L'esprit doit donc commander à l'expression, comme le maître à l'esclave. D'après cette maxime, Montagne s'attache à subjuguer la Langue, pour l'enrichir. Tantôt il l'étend par l'analogie, en lui restituant des membres qui doivent lui appartenir; tantôt il la rend plus précise par l'union des mots; quelquefois, semblable au Cultivateur qui transplante, incorpore les germes, confond les sèves, & donne à un seul fruit le mérite de plusieurs, il transporte l'expression à un autre sens, ou la naturalise, si elle est étrangere : il ne craint pas de la choisir dans

le

le langage de ſa Province, qu'il érige en dialecte, lorſque ſes mots ſont dignes d'adoption. Si une expreſſion eſt néceſſaire, ſi elle eſt forte, peu lui importe; ſa ſource lui manque-t-elle? Il oſera la créer. C'eſt ainſi que l'Artiſte ſupérieur qui, pour rendre ſon travail plus fini, a beſoin d'un inſtrument nouveau, l'invente quelquefois & le fabrique lui-même.

Ne cherchons pas toujours dans le ſtyle de Montagne un coloris moëlleux, des nuances exactement dégradées. Mais pourroit-on ne pas préférer à ces avantages, tantôt ce jet rapide de pinceau qui forme ſans efforts ces traits admirés que l'art déſeſpere de produire, tantôt cette touche ſavante & forte de Michel Ange qui ſacrifie l'éclat des carnations à des beautés ſupérieures, & ſe plaît à exprimer l'anatomie de ſes figures, en faiſant ſaillir les muſcles, les nerfs & les veines.

Critiques délicats, Lecteurs froids & minutieux, Littérateurs géometres, ne venez point, le compas à la main, meſurer la période de Montagne, calculer ſes négligences, lui reprocher des fautes heureuſes. Combien de fois

une expreſſion triviale ou bizarre a-t-elle acquis ſous ſa plume de la grace & de la nobleſſe ! Combien de fois a-t-il reſſemblé à l'ingénieux Statuaire qui, dans un bloc précieux, ménage ſi adroitement une tache, qu'il en tire un trait de phyſionomie.

Si Montagne ne paroît pas toujours aſſez intelligible, c'eſt qu'il veut être précis; plus ſouvent encore c'eſt qu'il eſt profond : ſon obſcurité eſt celle d'un abyme. S'il ſupprime les liaiſons du diſcours, c'eſt qu'il précipite ſes pas vers le but; la briéveté de ſa phraſe n'a point d'autre objet, & il nous dépeint ſa maniere d'écrire, lorſqu'il ſe déclare pour *un ſtyle ſimple & naïf, ſucculent & nerveux, court & ſerré, non tant délicat & peigné, comme véhément & bruſque* (*a*); en un mot, *déréglé, découſu & hardi. L'éloquence*, ajoute-t-il, *fait injure aux choſes, qui nous détourne à ſoi* (*b*). Sur ce principe [5], il préféroit à Cicéron Séneque, Tacite & Plutarque. En admi-

(*a*) Tom. 1, ch. 25, pag. 3.
(*b*) *Ibid*, pag. 112.

rant l'élocution enchantereſſe de l'Orateur romain, dont l'éloquence, vuide de choſes *ſe donne corps à elle-même*, il l'accuſoit de ſacrifier l'abondance des penſées à l'abondance de la parole, d'être plus orné que robuſte, plus faſtueux qu'opulent : il a loué Amiot, & ne l'a point imité; un eſprit auſſi bouillant ne pouvoit ſe captiver & languir dans de longues périodes; jamais ſon ſtyle n'eſt ralenti par la ſuperfluité des mots, ni roidi par les efforts d'un travail trop pénible.

Il eſt vrai que cette rapidité de ſtyle eſt peu compatible avec le mérite du nombre, & qu'en vain l'on chercheroit dans Montagne une harmonie ſoutenue, des périodes artiſtement arrondies & cadencées : mais n'intéreſſe-t-il pas davantage par la conſtante chaleur d'un ſtyle qui émeut profondément par ſes contraſtes, ſes hardieſſes, ſes détonations mêmes, dont l'énergie cauſe je ne ſais quel ſaiſiſſement à l'ame qui s'étonne &, pour ainſi dire, ſe hériſſe.

Malgré les ſecouſſes inévitables dans une marche rapide, le Lecteur ſe livre ſans efforts à la facilité d'une compoſi-

tion qui l'entraîne, d'un langage qui eſt l'expreſſion de la nature. Fécond, naïf, varié & ſans ſymmétrie, comme elle, Montagne répand ſes fleurs avec le même déſordre, le même air de négligence; par-tout il nous la donne & la choiſit pour maître. C'eſt le ſeul art qu'il emploie pour captiver juſqu'à ſon Cenſeur, qui, plus d'une fois démenti, expia ſa critique par ſon hommage.

Mais il eſt des Lecteurs dont la vue n'atteint pas juſqu'aux grandes beautés ou qui, les conſidérant hors de leur vrai point d'optique, les trouvent giganteſques & monſtrueuſes. D'autres, appeſantis ſur ces détails, ne ſavent appercevoir que les taches, entreprennent de diſſéquer le ſublime, que l'on ne ſent pas dès qu'on le diſcute: leur ame eſt une corde muette, qui ne répond pas à ſon impreſſion. Critiques ſans goût, vous prétendez analyſer les Graces! Ignorez-vous qu'on doit les adorer & qu'on ne peut les définir? Apprenez qu'elles réſultent quelquefois de l'irrégularité même, & que la beauté, fiere de ſes proportions, s'étonne de ne pas enchanter, comme elles, Saiſirez-vous le trait déciſif qui donne

le caractere à cette physionomie dont les détails sont des défauts & dont l'ensemble vous ravit? Non: c'est un secret que la nature s'est réservé. Ainsi, les traits victorieux du génie, les beautés originales de Montagne ont leur méchanisme caché: on ne les explique point, on les goûte, on les admire. Un cri universel n'a point cessé de préconiser les Essais, non comme modele, mais comme ouvrage inimitable [6].

Parmi les Ecrivains qui ont honoré la France, il n'en est point qui présente d'une maniere plus neuve des idées plus importantes, qui doive moins aux autres, & qui soit plus lui-même. En vain Charron, disciple, ou plutôt adorateur de Montagne, s'est efforcé de l'atteindre. Copiste respectueux, il a enchaîné, développé, affoibli ses idées, & a montré un homme d'esprit qui commente un homme de génie. En vain d'autres Moralistes ont opposé des Essais à ceux du Philosophe; leur doctrine plus épurée n'a point inspiré le même intérêt; & s'ils ont eu l'avantage de la cause, la palme de l'éloquence lui est restée. Plusieurs ont usurpé ses idées, aucun n'a saisi

ſa maniere de les rendre; c'eſt un larcin qu'il ne doit pas redouter; ce qui tient au génie ne l'imite point; ſon feu divin n'eſt allumé que par la nature, & il n'eſt point de Prométhée qui le dérobe. Sur ſes traces cependant ſe ſont enhardis quelques Ecrivains ſupérieurs au peuple des Auteurs, & de lui ſeul ils ont appris ce que le talent doit oſer. J'entends, il eſt vrai, des Grammairiens timides, ou plutôt, ſuperſtitieux, qui le dénoncent comme un novateur, coupable d'avoir attenté à la pureté du langage [7]. Mais j'entends auſſi la poſtérité qui l'abſout, ou plutôt, qui lui rend graces; je vois pluſieurs de ſes expreſſions adoptées, & quiconque entreprend d'écrire, reconnoît à chaque pas que la plupart devroient l'être. Montagne auroit-il donc offenſé ſa Langue, en la forçant de rendre ſes penſées? Dégrade-t-on l'arbre où l'on inſere un meilleur germe? Par quelle contradiction cependant admirons-nous des richeſſes que nous négligeons de tourner à notre uſage? Par-tout le progrès des Langues a ſuivi celui des idées; & cette marche eſt naturelle: comment la nôtre a-t-elle pu

tomber dans l'indigence, tandis que les esprits devenoient plus féconds? Peut-être a-t-on supposé que le langage des Ecrivains surannés ne pouvoit être meilleur que leur goût, & avoit besoin de la même réforme. Dès-lors on a voulu le polir, & l'on n'a fait que l'atténuer ; on a cru l'épurer, on l'a dépouillé de sa substance. Louer Pascal d'avoir deviné la Langue, c'est le déclarer chef ou complice de ses corrupteurs. Eh quoi! la surcharger de particules & d'articles, la rendre plus monotone & plus timide, restreindre ses inversions, déjà trop rares, lui ôter la ressource de ces emprunts, de ces heureux larcins qui ont enrichi la Littérature angloise; lui faire payer de son énergie une élégance molle, en un mot, la rendre telle que l'éloquence & la poésie en soient plus difficiles, & par conséquent moins parfaites, est-ce donc la former, l'épurer, l'embellir? Après l'étonnant résultat des variations qu'elle a souffertes depuis Montagne, il faudroit, pour recouvrer ses forces, qu'elle rétrogradât de deux siecles. Oui, l'éloquent Pascal eût été plus éloquent encore, s'il eût substitué

l'étude des Eſſais à la triſte manie de les cenſurer. Et quel homme de goût peut les lire ſans regretter nos pertes, ſans réclamer ces expreſſions & ces tours qui donnent au ſtyle de Montagne autant de variété que de force, & concourent ſi puiſſamment à ſa célébrité? Mais ſi la Langue ſeconde le génie, le génie la ſeconde, l'enrichit à ſon tour : lui ſeul en fait tirer ces beautés mâles inconnues au talent factice, toujours réduit au mérite de l'élégance & d'un coloris paſſager. Le même fonds de penſées, de connoiſſances, d'expreſſions, donnent chaque jour des réſultats bien différents. Apelles n'employoit pas d'autres couleurs que ſes rivaux : le même canevas, les mêmes fils ne produiſent pas les mêmes chef-d'œuvres, parce que c'eſt Minerve ou Arachné qui brode. Quelqu'eſtimable cependant que ſoit Montagne par les caracteres de ſon ſtyle, la partie la plus intéreſſante de ſon éloge me reſte encore à tracer. Juſqu'ici je n'ai point montré le Philoſophe, & c'eſt à ce titre ſur-tout que Montagne a mérité l'hommage de la poſtérité.

SECONDE PARTIE.

Lorſque je viens honorer Montagne comme Philoſophe, je ne crains point d'armer contre moi votre cenſure. O vous, mes Juges & mes modeles, vous, les diſciples & les organes de la Sageſſe, ſi une audace ſacrilege fut frappée juſtement des anathêmes du zele, ce zele, vous le ſavez, n'a point dû confondre la véritable philoſophie avec ſon fantôme, & en révérant ſon nom ſacré, il n'en a dû proſcrire que la profanation & l'abus. Traçons l'idée du Philoſophe ; le définir, c'eſt le juſtifier.

Briſer le joug du préjugé pour ne penſer qu'avec ſoi, & comme ſi perſonne n'avoit encore penſé ; voir les choſes en elles-mêmes, & non dans les opinions, c'eſt-à-dire, les connoître, & non les croire ; réduire la vérité à ſes premiers éléments, pour ſéparer ce qui eſt de l'homme de ce qui l'émane de la nature ; revendiquer l'indépendance de nos ames, qu'aucune puiſſance n'a droit d'aſſujettir ; ſe rendre le juge & non l'eſ-

clave des idées d'autrui, se défendre également de la crédulité & du pyrrhonisme, de la servitude & de la révolte, ne point imaginer que tout soit erreur, ni que tout soit vérité; étudier l'homme, & sur-tout l'interroger en soi; choisir pour premier oracle le sentiment, la raison, la nature, à qui nous prêtons si souvent nos mensonges; ne point prendre pour amour du vrai le goût du paradoxe, laisser aux hommes les erreurs qui concourent à leur félicité, placer le souverain bien dans la vertu, la connoître, l'enseigner & la suivre; en un mot, & c'est l'abrégé de toute Philosophie, chercher dans leurs sources la vérité & le bonheur, pour en jouir & les répandre, c'est être digne du nom de Sage; c'est d'après ces notions qu'il faut avouer que le Philosophe est un être précieux au monde, que son caractere est sacré, que son titre est sublime. Montagne le rétablit parmi nous, l'honneur de ce nom, si rarement mérité; mais dans quelles circonstances ce phénomene vint-il éclairer nos climats? Ce fut sous ces regnes orageux où la superstition plongeant

tout dans ſes ombres, aveugloit les Peuples pour les immoler, où l'on croyoit à l'Aſtrologie, à la Magie, à la Divination; où les ames, jouets de toutes les erreurs, étoient encore dans un état d'enfance, mais dans cette enfance turbulente, qui n'a ni les reſſources de la raiſon, ni la paix de la ſtupidité. Du milieu de ce cahos s'éleva un homme qui eût étonné les plus beaux ſiecles, qui, du premier vol, s'élança aux plus hautes régions, & franchit tous les degrés.

Lorſque l'on conſidere tous les progrès de l'eſprit humain, on croiroit qu'il a ſes ſaiſons, & qu'il enfante comme la terre: on le voit ſe préparer par des eſſais, paſſer des productions faciles & légeres aux productions ſolides & vigoureuſes: par-tout on a ſenti avant que de penſer; partout la Littérature a donné ſes parfums, avant que la Philoſophie vînt offrir ſes récoltes; les Ecrits de Montagne n'étoient donc pas des fruits que l'on dût attendre d'un Parnaſſe naiſſant; mais il eſt des tiges dont la ſeve active a la vertu de devancer les temps, & il ſe rencontre des ames

qui se développent sans être assujetties à l'ordre accoutumé. Deux fois le même siecle fut témoin de cette merveille, & tandis que la France se glorifioit de posséder Montagne, l'Angleterre, qui devoit être en tout sa rivale, produisit le célebre Bacon. Si l'étude fait éclorre le talent, c'est la nature qui en détermine le genre & l'étendue : à chaque génie elle assigne son fruit propre, & le fait naître avec le germe qui le spécifie. La réduire à n'enfanter que le Poëte, c'est ignorer profondément sa marche. Montagne étoit né Philosophe, comme Virgile étoit né Poëte. On n'acquiert point cet œil perçant qui voit au-dessus & au-dessous de lui ; ce feu impatient, qui rend l'ame avide de connoissances, & l'agite pour la féconder ; cette fierté qui s'indigne des difficultés & des bornes ; cette imagination ambitieuse de créer, qui, passant rapidement sur les régions connues, cherche & découvre des mondes ignorés ; cette conception vive, aiguë, qui capable des plus vastes combinaisons, ne s'effraie ni des hauteurs, ni des profondeurs : en

un mot, tout ce qui conſtitue ce génie philoſophique, ſi dominant, ſi marqué dans Montagne : une éducation ſans contrainte l'avoit livré à cet eſprit d'indépendance, eſſentiel au Philoſophe, & naturel aux grandes ames. Ce goût pour la liberté fut ſa premiere paſſion, lui rendit odieuſes toute eſpece de chaînes, & principalement celles du préjugé; des vues profondes, une curioſité défiante, un grand amour du vrai le portoient à tout voir, à tout chercher dans les ſources; c'eſt avec ces diſpoſitions qu'il entre dans ſa vaſte carriere. Convaincu que connoître les opinions, ce n'eſt pas connoître les choſes, il travaille à s'iſoler de toutes parts; il s'accoutume à penſer ſeul, & en homme que l'éducation, les exemples, les lectures n'auroient point prévenu. On ne le verra plier ſous le joug d'aucun Maître ; dans le libre eſſor de ſes idées, il percera juſqu'aux premiers principes, & à travers toutes les erreurs il ſaiſira la nature [8].

Bientôt il reconnoît que les hommes font commerce de menſonges, qu'imitateurs & copiſtes les uns des

autres, ils reſſemblent à ces inſectes qui prennent la couleur de tout ce qui les environne; que le préjugé, cet éternel tyran du monde, regne ſous des noms ſacrés, commande aux loix, aux mœurs, à la raiſon, & qu'enfin nous ne ſommes malheureux & coupables que par l'impoſture. A l'aſpect de nos miſeres, il paroît ſaiſi d'une indignation mêlée de pitié; l'amour de l'humanité le tranſporte, l'embraſe, & lui inſpire le plus grand projet qui puiſſe entrer dans une ame, celui d'éclairer ſes ſemblables, pour les affranchir, de remonter le cours de toutes nos inſtitutions, & de les ſuivre juſqu'à leur ſecrete origine. C'eſt au ſuprême Tribunal de la nature, le ſeul que le Philoſophe reconnoiſſe, après celui de la Religion, qu'il oſe citer la ſageſſe du monde; c'eſt au flambeau de la raiſon, qu'il entreprend d'*ôter le maſque des choſes, ainſi que des perſonnes.*

Diſcerner la fauſſe Philoſophie, eſt un des premiers fruits de la véritable. Si Montagne promene ſes regards ſur celle des Anciens, il remarque des ſpéculations ſtériles & vagues, des

opinions qui se combattent, se mêlent, se détruisent, qui flottent dans l'incertitude comme les nuages ; une morale ou trop rampante, ou trop sublime, indigne de l'homme, ou supérieure à sa portée ; des principes lumineux, mais dont les conséquences sont outrées ; le systême du doute imaginé par la sagesse, & dénaturé par la folie ; l'homme, enfin, toujours rejeté vers quelque extrêmité, & nourri de paroles par une Philosophie *ostentatrice*, incapable de régler ses actions. Au milieu de ce tourbillon d'inutilités confuses, Socrate lui paroît seul environné d'une pure lumiere, appellant du Ciel la sagesse, pour la rendre familiere à tous les hommes, & l'appliquer au détail des mœurs. Voilà celle que Montagne reconnoît pour divine, qu'il embrasse, qu'il adore. Qu'à ses yeux elle est différente de cette Science puérile, dont les clameurs retentissent autour de lui dans les Ecoles ! de cette Philosophie minutieuse & disputante, où il n'apperçoit que des subtilités propres à fausser la raison, qu'un jargon obscur & barbare, qu'un travers de l'esprit

du ſiecle. Alors la Science même étoit une guerre, où Ariſtote combattoit pour tous les partis. *Monarque & Dieu de la Science moderne*, il faiſoit révérer ſa doctrine avec autant de religion que l'on révéroit *les Loix de Lycurgue à Sparte*; elle étoit devenue *notre Loi magiſtrale* (*a*), & ſubjuguoit tout, hors Montagne, qui entreprend de la décréditer. Le premier parmi nous, il oſe donner atteinte à cette autorité, juſqu'alors inviolable; il ne peut voir ſans indignation les regles admirables du raiſonnement conſacrées à l'abus de la raiſon, & le Philoſophe oublier dans ſes eſcrimes que la ſageſſe eſt l'art de penſer & de vivre; il encourage la Philoſophie à deſcendre de ces théatres ſcholaſtiques, où elle eſt indécemment jouée, & la rappellant à ſes fonctions véritables, il l'invite à s'emparer du régime des mœurs.

Loin de lui le faſtueux projet de ſonder la nature divine, de ſaiſir le méchaniſme de l'univers : *le vrai champ*

(*a*) Tom. 5, chap. 12, pag. 135.

de l'impoſture, nous dit-il, *ſont les choſes inconnues* (*a*); mais le projet ſublime d'enſeigner le bonheur aux mortels éleve ſon cœur, entraîne ſa raiſon : ſon immenſe étendue ne l'effraie point, & pour l'exécuter, il embraſſera tout le ſyſtême politique, légiſlatif & moral. Ne nous y trompons pas, dans ſa marche irréguliere, au milieu de ſes digreſſions, Montagne a un ſyſtême ſuivi, un but vers lequel il ne ceſſe de tendre. Découvrir à l'homme toutes les erreurs, pour le rappeller à la nature, lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fauſſes lumieres, plus dangereuſes encore; lui enſeigner l'art de jouir & de ſouffrir, de goûter la vie & d'y renoncer, tel eſt le plan des travaux de Montagne, & l'abrégé de ſes leçons.

Son plus grand ſpectacle, l'objet de ſes plus profondes contemplations, c'eſt le cœur humain. Pour lui découvrir ſes maladies & ſes reſſources, il

(*a*) Tom. 2, ch. 31, p. 244.

falloit le connoître, & démêler l'homme naturel d'avec l'homme factice, défiguré par nos institutions. Lorsqu'il parcourt l'histoire de l'Univers, ce n'est point pour étaler une érudition qu'il estime peu, c'est pour fixer & les droits & les bornes de l'esprit humain, apprécier sa force & sa foiblesse, le juger par ses productions : par-tout il a cherché l'homme, il n'étudioit que lui dans ce commerce du monde où *communément, au lieu de prendre connoissance d'autrui, nous ne songeons qu'à la donner de nous* (a). Là, son œil curieux sondoit, interrogeoit les ames, comparoit la nature avec elle-même & l'observant tour-à-tour dans le Philosophe & dans l'homme du peuple, il découvroit son pouvoir dans celui-ci, & dans celui-là son impuissance. Ce n'étoit point assez ; son expérience venoit à l'appui de ses découvertes, & pour connoître tous les cœurs, il descendoit dans le sien. Le Philosophe est lui-même son livre, mais il doit se lire avec des yeux désintéressés, sans se faire injustice, ni

(a) Tom 2, ch. 25, p. 57.

grace, en un mot, avec les yeux de Montagne. Comme il voyoit tout ſans prévention, il jugeoit tout ſans partialité. Les paſſions n'ont point de reſſorts; l'eſprit humain n'a point de travers; l'amour-propre point de replis, l'imagination point d'écarts, qu'il ne ſaiſiſſe, ne révele, n'accuſe. S'il ne déguiſe rien à l'homme de ce qui peut l'humilier, s'il le trouve *plus vil encore que miſérable (a)*, s'il fait l'hiſtoire de ſes contradictions & de ſes folies, s'il releve même, à quelques égards, les animaux aux dépens de celui qui ſe dit leur Roi, ne l'accuſons point de miſanthropie; il voit la ſource de nos égarements dans notre vanité & dans l'ignorance de nos limites. Notre amour-propre lui paroît un flatteur domeſtique contre lequel il veut nous armer; mais ce n'eſt point pour l'abattre qu'il le réprime, c'eſt pour le diriger; en l'éclairant, il le conſole: « apprends, homme, s'écrie-t-il, que tu » ne peux rien par tes lumieres, que » tu peux tout par ton courage, que tu

(a) Tom. 3, ch. 50, p. 182.

» dois tout craindre par ta foibleſſe ;
» ſouviens-toi que tu n'es pas fait pour
» ſcruter les choſes, mais pour en
» jouir» ; principe fécond, d'une conſéquence infinie, que notre orgueil a méconnu aux dépens de notre félicité. Ce ſouverain bien, objet de tant de diſputes, notre Philoſophe le trouve dans le cœur du Sage, & il met la ſageſſe à la portée de tous les cœurs. *Non*, dit-il, *elle n'eſt point ſur un mont eſcarpé, mais dans une plaine fleuriſſante* (*a*). Loin de lui la hauteur des préceptes où les ames communes ne peuvent atteindre. Ce ne ſont pas des Catons & des Brutus qu'il prétend former : les prodiges ne ſont pas des modeles. Ces vertus ſtoïques, ces ſublimes exemples ſortent du cours ordinaire des mœurs, & lui paroiſſent *d'un courage* élancé au-delà de notre ſphere (*b*). *Notre ame*, dit-il, *ne ſauroit de ſon gîte atteindre ſi haut, il faut qu'elle le quitte, qu'elle emporte & raviſſe ſon homme ſi loin qu'il s'étonne lui-*

(*a*) Tom. 7, ch. 25, pag. 81.
(*b*) Tom. 3, ch. 2, pag. 286.

même de ſon ſait. Pour la plupart, cet eſſor ne ſeroit qu'un héroïſme de théatre. Apprenons que la nature *nous fit pour être, non pour ſembler* (*a*), & que *rien n'eſt ſi beau que de faire bien l'homme* (*b*).

C'eſt au genre humain que Montagne veut etre utile, & dans cette vue il établit cette morale univerſelle, cette philoſophie populaire que toutes les conditions peuvent adopter. Il a reconnu que l'homme n'eſt malheureux que parce qu'il ſe fuit & cherche la paix hors de ſoi : *nous ne ſommes jamais chez nous ; nous ſommes toujours au-delà* (*c*). On exiſte dans l'avenir, & l'on renonce au préſent : ſi on le ſaiſit, c'eſt d'une maniere inquiette, rapide, diſtraite. Tantôt la violence des paſſions, tantôt l'indiſcrétion de la jouiſſance anéantit le bonheur : ſouvent ce ſont des biens d'opinion qui nous arrachent aux véritables ; nous abandonnons aux animaux les biens

(*a*) Tom. 7, ch. 37, pag. 26.
(*b*) Tom. 9, ch. 13, pag. 229.
(*c*) Tom, 1, ch. 2, pag. 21.

essentiels & palpables (*a*), pour noûs réserver des avantages *imaginaires*, *fantastiques*, *futurs & absents.* C'est le jouir, *non le posséder*, qui *nous rend heureux*. Il est des hommes qui goûtent les plaisirs comme le sommeil, sans les sentir, sans les connoître : en un mot, si les biens naturels ne nous satisfont pas, c'est que *nous les saisissons d'une prise malade & déréglée*, & que *l'homme estimant que ce soit par le vice de ces choses* (*b*), ne voit pas que c'est par le sien.

Mais quels sont-ils ces avantages que notre Philosophe préconise? Ceux que nous n'avons pas inventés, la possession de nous-mêmes, le suffrage de notre conscience & de nos semblables, le courage dans les douleurs & la modération dans les plaisirs. *Il faut légèrement couler le monde & le glisser, non pas l'enfoncer ; la volupté même est douloureuse dans sa profondeur.* Appréciez, vous dit il, la valeur des choses, & vous reconnoîtrez que *le goût des biens & des maux dépend en bonne partie de*

(*a*) Tom. 4, ch. 6, pag. 294.
(*b*) Tom. 3, ch. 53, pag. 197.

l'opinion que vous en avez (a). Ne mettez point au rang des privations & des malheurs ce qui n'en est pas ; le bonheur ne dépend point des richesses ; pour le trouver, Cratès se jeta en la franchise de la pauvreté (b). En avouant que la douleur est un mal, combattez-la par la soumission, l'espérance, l'habitude, la fierté de l'ame : préparez-vous en vous-même un asyle contre l'injustice & l'infortune, & sur-tout soyez prémuni contre vos propres illusions. N'en doutez pas, *ce qui aiguise en nous la douleur & la volupté, c'est la pointe de notre esprit ; qui le croit de soi, est content, & en cela seul la créance se donne essence & vérité (c).* En parcourant les plus célebres exemples de foiblesse & de courage, il en tire ces utiles conséquences : que la douleur *ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faisons (d) ;* que nous donnons aux

---

(*a*) Tom. 3, ch. 40, pag. 1.
(*b*) Tom. 8, ch. 9, pag. 147.
(*c*) Tom. 3, ch. 40, pag 23.
Ibid. pag. 51.
(*d*) *Ibid* pag. 23 & pag. 32.

choses *couleur & saveur*; qu'en un mot, tout ce qui nous affecte est semblable à nos vêtements, qui *nous échauffent, non de leur chaleur, mais de la nôtre (a).*

[11] Quelles lumieres ce Philosophe ne nous donne-t-il pas contre les prestiges de cette imagination vagabonde, mere des fantômes & des monstres, qui grossit les peines présentes & les plaisirs éloignés! Armé de l'autorité de l'expérience & du poids des faits, il l'accuse, il la convainct d'exalter nos passions, d'égarer notre esprit, de remplir la terre de fausses merveilles, de crédulités, de terreurs; de troubler la sérénité de nos jours, & de noircir encore les ombres de la mort [12]. C'est sur-tout contre cette mort que Montagne réunit toutes les forces de la Philosophie. « Nous ne pouvons, dit-il, essayer la » mort, ni la *joindre*, mais nous pou- » vons *en approcher & la reconnoître (b)* ». Lorsqu'il sonde le ténébreux mystere de notre destruction, il découvre

(a) Tom. [illegible], ch. 40, pag. 52.
(b) Tom. 3, ch. 6, pag. 5.

qu'une

qu'une fausse idée de l'existence nous conduit à une fausse idée de sa perte; *que nous troublons la vie par le soin de la mort, & la mort par le soin de la vie* (*a*); & que, perdant de vue les bornes nécessaires prescrites à nos jours, nous nous persuadons que leur fin est contre nature, que *l'universalité des choses souffre de notre anéantissement, & soit compassionnée à notre état* (*b*). « Les mourants, ajoute-t-il, » ressemblent à ceux qui voyageant sur » les eaux, voient le ciel, la terre, » les villes, les campagnes se mouvoir » avec eux ». Delà ces couleurs sombres que nous donnons à la mort, ces nuages orageux dont nous la revêtons, ce frémissement que nous fait éprouver son nom seul, ces idées monstrueuses que l'on en reçoit pour les rendre à son tour, & l'effrayant appareil dont nos cérémonies l'environnent. « Que l'homme, dit Montagne, » se dépouille des idées acquises; il » verra dans la mort, ou la fin d'une

(*a*) Tom. 9, ch. 12, pag. 67.
(*b*) Tom. 5, ch. 12, pag. 311.

» vie miférable, ou le paffage à une » vie meilleure. Elle lui paroîtra l'afyle » du malheureux, le fouverain remede » des maux incurables, une plaie que » l'on ne fent pas, & qui, du moins, » eft la derniere. Il n'y verra qu'une » chofe naturelle, analogue & néceffai- » re à cette admirable fucceffion des » êtres qui prouve la fécondité d'une » toute-puiffance occupée fans ceffe à » produire ».

A cette idée profondément philofophique, Montagne ajoute cette réflexion, *que toute opinion eft affez forte pour fe faire époufer au prix de la vie.* Il appelle en témoignage ces exemples fameux qui démontrent tout ce que l'homme peut par tout ce qu'il a fait. Parmi ces illuftres Républicains qui ont *hâté & fecouru leur mort*, qui l'ont *goûtée & favourée* (*a*), il apperçoit Caton aux prifes avec lui-même. L'enthoufiafme le faifit à l'afpect de ce Romain, qui feul, par fa vie fainte, méritoit une fin fi fublime. Mais, s'il admire Caton, il adore Socrate, dont

(*a*) Tom. 5, ch. 13, pag. 326.

la mort est moins tendue, mais *plus belle* (*a*); parce qu'elle est plus tranquille. Tantôt il fait contraster le froid mépris de Plutarque avec la vigoureuse attaque de Séneque, qui, faisant plus d'efforts, *paroît plus pressé de son adversaire*; tantôt il retrace les victoires remportées à l'aide d'un préjugé ou d'une passion, sur cette mort que l'on redoute dans sa maison, que l'on affronte dans les armées; &, par nos inconséquences mêmes, il nous démontre notre empire sur elle.

Pour fortifier ses leçons par un contraste intéressant, Montagne nous invite à descendre avec lui du théatre de l'héroïsme, à considérer l'homme rustique qui ne pressent la mort que lorsqu'elle le frappe, qui la reçoit comme une condition de l'existence, en un mot, plus philosophiquement & *de meilleure grace* qu'Aristote (*b*).

Loin de vouloir que la pensée de notre derniere heure empoisonne le cours de notre vie par un trépas pré-

(*a*) Tom 3, ch. 40, pag. 4.
(*b*) Tom. 9, ch. 12, pag. 62.

coce & multiplié, il ne veut pas même que ſes approches ſoient rigoureuſes. J'aime à l'entendre prononcer qu'une mort courageuſe eſt le fruit & la preuve d'une belle vie : mais qu'il m'étonne & me ravit, lorſqu'emporté au-delà de toutes les bornes de la philoſophie, il eſpere que la mort puiſſe devenir *voluptueuſe* ! Que dis-je ? il n'en veut pas douter. Telle devoit être, ſelon lui, celle de Socrate; telle avoit été celle de Caton, lorſqu'il goûta cette joie ſublime, inſéparable de la *hauteur de ſon entrepriſe* (*a*), & qui peut-être lui fit rendre graces à Céſar de ſa tyrannie. Ici Montagne diſcute en maître l'épineuſe queſtion du ſuicide. Tout ce que la raiſon & l'éloquence ont de force, eſt employé pour le juſtifier & le combattre. Les plus fameux plagiaires du Philoſophe ne donnent pas à ſes arguments le même intérêt : il tient le Lecteur en ſuſpens, & tout autre que le Chrétien reſteroit dans l'incertitude. Mais enfin il tranche le nœud qu'il a ſerré, & décide (*b*) que *les Loix nous*

(*a*) Tom. 4, ch. 11, pag. 134.
(*b*) Tom. 3, ch. 3, pag. 176.

demandent compte de nous; que dédaigner notre vie, eſt une *maladie particuliere à notre eſpece*; qu'on doit trouver *plus de conſtance à uſer ſa chaîne qu'à la rompre, plus de fermeté en Régulus qu'en Caton*; que dans le déſeſpoir même, il nous reſte des reſſources imprévues, & que les Brutus, les Caſſius abrégerent des jours auxquels peut-être le ſalut public étoit encore attaché : ainſi Montagne expie ſon ivreſſe en faveur du héros d'Utique [13].

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre univerſelle à l'opinion, Montagne parcourt la bizarre variété des mœurs, des principes, des Loix, & il ſoupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme fut ſouvent imputé à la nature. Delà le ſage pyrrhoniſme qu'il adopte, pour marcher vers la vérité par le doute, ou du moins, pour prévenir l'erreur où l'on arrive par la fauſſe ſcience. En ſuivant l'immenſe chaîne des abus, ſes yeux s'arrêtent ſur le régime de l'éducation, qui en eſt comme le premier anneau. L'indignation le ſaiſit (*a*), lorſqu'il

(*a*) Tom. 6, ch. 31, pag. 2[illegible]3.

voit cet important miniſtere, qui devroit être commis aux Loix, abandonné aux caprices des particuliers, quelque inſenſés, quelque bornés, quelque méchants qu'ils ſoient ; la diſcipline de l'enfance, dénuée de principes fixes & livrée au haſard, lui paroît monſtrueuſe. Au défaut des Loix, il voudroit au moins que cette épineuſe fonction fût confiée à l'amour paternel, le plus éloquent, le plus éclairé des Inſtituteurs. « Gardons-» nous d'être peres [14], s'écrie-t-il, » pour ne voir dans nos enfants que des » êtres importuns qui nous ſollicitent » à ſortir de la vie : qu'ils ſoient admis » en ſociété de nos biens, de nos af-» faires, comme de nos ſentiments : » ſouvenons-nous que leurs écarts » ſont le plus ſouvent notre ouvrage ; » que la ſévérité contrarie le but de » l'éducation, qui eſt de former des » ames pour *l'honneur & la liberté* (a) ; » qu'en un mot, tout l'effet d'une ri-» gueur ſervile eſt de *les rendre plus lâ-» ches ou plus opiniâtres* ». Déjà l'alté-

(a) Tom. 4, ch. 8, pag. 44 & 45.

ration des mœurs forçoit Montagne à réclamer ces tendres noms qui nous rappellent à la nature. Il s'étonnoit de voir des hommes dédaigner ce nom de pere, que Dieu même a jugé digne de lui. S'il permet aux chefs des familles quelques prédilections parmi leurs enfants, il veut qu'elles soient fondées sur les avantages d'une conformation qui les rende plus utiles à la patrie.

[15] Il réprouve également & ces liens qui arrêtent le développement du corps, & ces entraves bien plus funestes qui s'opposent aux progrès des esprits; & ce cruel effroi qui accompagne l'instruction, pour en inspirer le dégoût; & ce lugubre appareil des écoles, dont les ornements devroient être les *portraits de Flore & des Graces (a)*; & la manie funeste de sacrifier la fleur de la vie à de simples éléments, à l'étude d'une Langue que l'usage seul devroit enseigner. Dépositaires de l'honorable fardeau de l'institution, apprenez de Montagne à observer votre Eleve, à le faire plus

(a) Tom. 2, ch. 25, pag. 94.

parler qu'écouter, plus penſer qu'apprendre ; à exercer ſes propres forces, en ſe laiſſant moins *aller ſur les bras d'autrui* ; apprenez à lui rendre recommandable celui qui eſt *mieux ſavant, non celui qui l'eſt le plus* (*a*) ; à juger de ſes progrès, non par le témoignage *de ſa mémoire, mais de ſa vie* (*b*) : donnez-lui ſur-tout la vraie notion de la philoſophie, & qu'il ſache qu'elle n'eſt ni cette *anatomie* qui diſſeque tout & réduit tout à rien, ni ce jargon puérile également déſavoué par le goût & par la raiſon. Que toujours il ſe repréſente cette fille du Ciel telle qu'elle exiſte dans le cœur du Sage, amie de l'humanité, réglant la nature & ne l'opprimant pas, pleine de ſérénité & de douceur, & ſe proportionnant à toutes les ſituations, à tous les âges. Avec quelle ſagacité Montagne balance-t-il le régime de cette Athènes ſubtile & diſputante, qui ne ſongeoit qu'à aiguiſer les eſprits ; la diſcipline de cette Sparte, *monſtrueuſe en ſa perfection*,

(*a*) Tom. 2, ch. 24, pag. 10.
(*b*) Tom. 2, ch. 25, pag. 48.

toujours occupée à rendre les corps plus robuſtes! Non, non, *ce n'eſt point une ame, ce n'eſt point un corps* (*a*) que notre Philoſophe prétend former; c'eſt l'un & l'autre, *c'eſt un homme* (*b*).

[16] Jamais on ne diſcerna mieux la fauſſe érudition, & l'on ne connut mieux l'uſage de la véritable. Par-tout il parle, ou plutôt, il ſe vante de ſon ignorance, & par-tout il traite des ſciences en maître. Rien ne lui paroît mieux prouvé dans nos connoiſſances, que leur foibleſſe & leur incertitude. On lui fait haïr les *choſes vraiſemblables, quand on les lui donne pour infaillibles* (*c*). Sans ceſſe il voit les hommes occupés à chercher la raiſon des faits & des choſes, avant d'en conſtater l'exiſtence. Qu'il eſt profond, lorſqu'examinant le pouvoir & le ſervice des ſens, il établit qu'ils ſont nos maîtres, que la ſcience *commence par eux & ſe réſout en eux* (*d*); que leur

(*a*) Tom. 2, ch. 24, pag. 26.
(*b*) Tom. 2, ch. 25, pag. 92.
(*c*) Tom. 9, ch. 11, pag. 13.
(*d*) Tom. 5, ch. 12, pag. 266.

multiplication nous découvriroit de grands myſteres ; que nos erreurs n'ont peut-être pour principe que le défaut de quelques ſens, & que s'ils agiſſent ſur l'ame, l'ame a ſur eux la réaction la plus puiſſante. L'expérience lui fournit cette importante vérité, que nos humeurs ont influence ſur nos jugements, notre raiſon, notre juſtice. S'il eſtime le ſavoir, c'eſt à proportion de ſon utilité. Il voudroit que toute ſcience ſtérile fût privée des honneurs de ce nom, qu'il y eût même *une coërction des Loix contre tout Ecrivain inepte & inutile* (*a*). Il voit avec regret que la plupart des *ſciences en uſage ſont hors de notre uſage* (*b*) : à ſes yeux, leur perte eſt peu de choſe, ſi elles ne nous *apprennent ni à bien penſer n à bien faire ;* glaive dangereux dans toute autre main que celle du Sage, elles lui paroiſſent *dommageables à celui qui n'a pas la ſcience de bonté.*

Le premier, il oſa voir que ſi les

(*a*) Tom. 8, ch. 8, pag. 127.
(*b*) Tom. 2, ch. 15, pag. 75.

Lettres humanifent les mœurs, elles peuvent énerver les ames ; que Rome éclairée fut moins courageufe ; que la manie d'écrire *femble être quelque fymptôme d'un fiecle débordé* (*a*), & qu'elle ne s'empara du monde qu'au moment de leur ruine. Mais ces réflexions, exagérées de nos jours, Montagne les réduit à leurs juftes bornes. Amateur de la vérité & non du paradoxe, il rend au mérite des Lettres un témoignage plein d'équité, & la maniere dont il les cultiva, acheve leur apologie. Si la Poéfie fit fes délices, l'Hiftoire & la Morale furent fon aliment. Les Auteurs profonds, fententieux, nourris de penfées, étoient plus analogues à la trempe de fon ame : delà fon penchant pour Séneque, qu'il trouvoit plein de fubftance ; pour Plutarque, *qui aime mieux être vanté de fon jugement que de fon favoir, & nous laiffer defir de foi, que fatiété* (*b*) ; pour Tacite, dont il connoît mieux l'ouvrage que Tacite même. Celui-ci fe

(*a*) Tom. 8, ch. 8 pag. 127.
(*b*) Tom. 2, ch. 25, pag. 66.

plaint de la ſtérilité de ſa matiere ; Montagne (*a*) la trouve riche par cette apparente ſtérilité. Le tableau des mœurs, le développement perpétuel du cœur humain, l'intéreſſent bien plus qu'une longue ſuite de ſieges & de batailles. L'hiſtoire de Tacite ne lui paroît *point un livre à lire, mais à étudier & à apprendre.* Prodigue de ſens, avare de mots, profond par les choſes, nerveux par l'expreſſion, quoiqu'il aiguiſe quelquefois l'épigramme, il lui rappelle ſon Séneque. Sa lecture lui ſemble faite pour un *Etat malade* ; il y trouve l'image de la France en convulſion. [17] Montagne égayant ſes pinceaux pour décréditer la fauſſe ſcience, n'inſtruit pas moins, & plaît encore davantage : la guerre qu'il déclare au pédantiſme, eſt le triomphe de l'ironie, lorſque ſur-tout démaſquant les diſciples d'Hypocrate, il ſuit (*b*) la marche vacillante & ténébreuſe de leur art ; lorſqu'il révele leurs contradictions, leurs variations,

---

(*a*) Tom. 8, ch. 8, pag. 267.
(*b*) Tom. 7, ch. 37.

leurs modes mêmes, & que jouant leur docte jargon, il prélude véritablement à Moliere.

[18] Que les Interprêtes, les Réformateurs, les Auteurs des Loix viennent à leur tour s'instruire dans les Essais. & qu'ils sachent que ce Philosophe est aussi leur maître. Tout ce qui tient à la Législation, à l'ordre public & social, Montagne va le discuter sur les principes d'une philosophie aussi éclairée que bienfaisante. Déja il dénonce au Tribunal de l'équité toutes ces ressources ouvertes à la chicane pour égarer la Loi & le Juge. Il n'épargne ni ces abus qui mettent *en trafic la raison même, & donnent aux Loix cours de marchandise*, ni cette révoltante contradiction de nos mœurs, qui oppose à la voix du Législateur celle de l'opinion & de l'usage, ni ce Code immense qui *suffiroit à régler tous les mondes d'Epicure* (*a*), & qui, toujours disproportionné au nombre des actions humaines & à leurs nuances infinies, nous force à multiplier les interpréta-

(*a*) Tom. 5, ch. 12, pag. 2.

tions, qu'il faut interpréter encore; ni, en un mot, tout ce vaste & obscur édifice de l'ordre judiciaire, triste effort de l'esprit humain, qui s'égare dans ses travaux comme *le ver à soie s'embarrasse en se tournant* (*a*) pour former son tissu, & *s'étouffe* dans son ouvrage. « Quelle est, demande-t-il, » le meilleur régime d'une Nation? Ce- » lui *sous lequel elle s'est maintenue* (*b*) ». Autant il voit de danger à ne point observer les Loix, autant il en trouve à les observer toujours. Il voudroit des Loix simples & d'exécution facile, assez souples pour se prêter au temps, qui se livrent tantôt à toute leur activité, tantôt à un sage sommeil; des Loix à qui l'on ne fasse *vouloir que ce qu'elles peuvent* (*c*), & qui ne soient pas enfin aussi atroces que les crimes.

C'est à ses principes sur les délits & les peines, que l'Europe vient d'applaudir dans des ouvrages dictés par la vraie Philosophie. Montagne cherchoit

---

(*a*) Tom. 9 ch. 19, pag. 109.
(*b*) Tom. 8, ch. 9, pag. 150.
(*c*) Tom. 8, ch. 9, pag. 250.

à ménager les intérêts de l'humanité, par la modération envers les coupables, & ceux de la Société, par la punition. Pour prévenir le désordre, l'Hiſtoire lui apprenoit qu'il eſt des moyens plus efficaces que les châtiments, qui *n'engendrent pas le ſoin de bien faire, mais ſeulement un ſoin de n'être pas ſurpris faiſant mal* (a). *Tout ce qui eſt au-delà d'une mort ſimple*, eſt à ſes yeux *pure cruauté* (b). Oui, les Sauvages qui ſe repaiſſent des membres de leur *ennemi mort*, *l'offenſent bien moins que ceux qui tourmentent & perſécutent les hommes vivants.* Les Chrétiens lui paroiſſent trop prodigues de ſang, & il voudroit que, pour effrayer la multitude, la rigueur des ſupplices ne s'exerçât que ſur les cadavres. Avec quelle force ſur-tout, quelle éloquente indignation s'éleve-t-il contre l'abſurde barbarie des tortures, ces *épreuves de patience plutôt que de vérité* (c), qui conduiſent éga-

---

(a) Tom. 5, ch. 15, pag. 338.
(b) Tom. 4, ch. 27, pag. 220.
(c) Tom. 3, ch. 5, pag. 340.

lement au menſonge & celui qui les ſupporte, & celui qui ne peut y réſiſter ; ces épreuves qui *exécutent & ſurpaſſent le ſupplice* que l'on n'oſe infliger encore, & qui rendent *monſtrueuſe la conſcience de notre Juſtice.* Lorſqu'il diſcute les Loix ſomptuaires & leurs remedes impuiſſants, l'expérience lui perſuade que le faſte, devenu l'attribut de la grandeur, aiguillonne davantage l'orgueil du particulier : il en conclut que l'exemple de la Cour & du Prince, que le ridicule & l'opprobre répandus ſur le luxe, en feroient les plus ſûrs antidotes. A la vue des ſcenes ſanglantes cauſées par les diſputes de mots, il obſerve que la *plupart de nos troubles ſont grammairiens.* (*a*) Il deſire des Loix qui puniſſent ces diſcuſſions téméraires ; il en ſollicite encore contre l'oiſiveté, ce crime tranquille, qui donneroit la mort à la Société, s'il devenoit contagieux.

[19] En conſidérant la France en proie au plus violent orage qui l'eût agitée, notre Philoſophe eſt un profond

---

(*a*) Tom. 8, ch 8, pag. 76.

politique qui, dans la contexture de ce grand corps, découvre une énergie capable de résister à tout, de le réparer sans cesse; il le voit soutenu par sa propre masse, susceptible de commotion, mais difficilement menacé de ruine, si ce n'est par ces remedes violents qui *veulent guérir les maladies par la mort* (*a*).

Il n'est rien que l'esprit philosophique n'embrasse & n'éclaire. Montagne pouvoit instruire le Négociateur, & il avoit ce droit à plus d'un titre. Témoin des plus célebres révolutions, il avoit approché les Princes, traité avec eux, vécu sous six regnes. Ecoutons les nobles conseils qu'il donne au Ministre des Puissances. « Méprisez, » lui dit-il, les ruses & le manege, l'air » important & mystérieux : une répu- » tation de finesse ne peut servir qu'à » mettre votre adversaire en garde. » Attachez-vous à cette connoissance » des hommes qui conduit aux avenues » de leurs ames; armez-vous de cette » fermeté qui en impose, associez-lui

(*a*) Tom. 8, ch. 9, pag 157.

» cette franchiſe qui abrege tout, ap-
» planit tout, qui touche, entraîne &
» ſubjugue ». Ainſi Montagne annonçoit la candeur & la fierté de ſon caractere.

Veut-on connoître les devoirs reſpectifs du Prince & des ſujets ? Perſonne ne les a mieux établis. Que preſcrit-il aux Souverains ? Un régime plus tranquille que brillant, perſuadé que moins on parle des Chefs, plus les peuples ſont heureux. Il découvre aux Rois, dans la bonté & la juſtice, une force plus ſouveraine que les armes : que dis je ? il oſe les ramener à l'origine du pouvoir, leur montrer les Nations ſe donnant des Monarques pour la défenſe commune, leur impoſant la loi de ne plus exiſter pour eux-mêmes, & de payer de leur repos le haut rang où ils furent placés. Sans égards, il foudroie ces préjugés de la grandeur qui peſent ſur les Peuples en corrompant leurs Maîtres ; qui dénaturent les vraies notions de l'obéiſſance & de la ſouveraineté. « Vous n'avez rien en
» propriété, leur dit-il, & vous *vous*
» *devez vous-mêmes à autrui* (*a*) : la

(*a*) Tom. 8, ch. 6, pag. 16.

» libéralité n'eſt point votre vertu, car » vous ne pourriez l'exercer que du » bien des autres, & c'eſt d'ailleurs la » ſeule vertu qui ſympathiſe avec la ty- » rannie. Ne vous y trompez pas; c'eſt » pour lui-même que le Courtiſan la » préconiſe : il veut rendre ſon Prince » *prodigue avant qu'il ſoit libéral ;* s'il » faut opter, *je l'aime mieux avare :* & » qu'adore-t-on dans les Princes? *La » ſoule de leurs adorateurs* (*a*). *Ma rai- » ſon n'eſt pas obligée à ſe courber devant » eux*, ce ſont *mes genoux ;* & s'ils ſont » aſſez lâches pour craindre la vérité, » je ne croirai pas même à leur vertu » militaire ».

Que les mauvais Princes, s'écrie-t-il, ſoient pourſuivis & jugés après leur mort; que l'Hiſtoire lance ſur eux ſes anathêmes ; que leurs Succeſſeurs en ſoient effrayés, & que jamais la bouche d'un Citoyen ne ſoit ſouillée de leur éloge : le devoir même de la reconnoiſſance ne l'en abſoudroit pas ; *il feroit juſtice particuliere* (*b*) *aux dé-*

(*a*) Tom. 8, ch. 8, pag. 101.
(*b*) Tom. 1, ch. 3, pag. 24.

pens de la justice publique : mais qu'on les révere pendant leur vie; le respect tient à l'obéissance, & sans l'obéissance tout est confondu : en un mot, adorons dans le Monarque *la Loi sur le Trône.*

Lorsqu'il retrace les malheurs publics, on voit une ame pénétrée des désordres du Gouvernement; mais sa censure enveloppée, évite d'autoriser un plus grand désordre, la révolte des esprits. En applaudissant aux maximes hardies de la Boëtie, son ami, son idole, il le loue de son respect pour l'autorité légitime, pour le regne présent. Les Souverains lui paroissent dignes de tous les ménagements du zele. *La vérité même*, dit-il, *n'a pas ce privilege d'être employée à toute heure & en toute sorte.* Pour éclairer les Rois, il voudroit un homme modéré, satisfait de sa fortune, d'une condition moyenne entre les Grands & les petits, qui pût avoir commerce avec eux, les connoître & les dépeindre. [20] Conciliateur de tous les devoirs, de tous les intérêts, il fait mettre à l'unisson l'homme privé & l'homme social, lier la félicité commune avec le bonheur

du particulier, & diriger le Citoyen en ménageant la tranquillité du Philosophe. On n'a point encore réclamé plus hautement que lui les droits de la liberté & du patriotisme. S'il applaudit au Sage qui se dérobe aux emplois, qui se *prête à autrui, & ne se doit qu'à soi-même* (*a*), il ne permet pas que l'on soit *chancelant & métis* (*b*) dans la cause publique, la seule digne qu'on lui dévoue son repos, ses biens & sa vie. Mais il défend au zele de dégénérer en fanatisme : sa passion ne sied, selon lui, qu'à ces ames qui, foiblement échauffées de l'amour du bien, ont besoin que l'esprit de parti les enflamme. Lorsqu'il considere César comme Capitaine, comme Orateur, comme Historien de ses victoires, César est son héros, il ne trouve point son égal; mais lorsqu'il le voit asservir sa patrie, César est un *brigand*, coupable *du plus atroce de tous les crimes* (*c*).

Par-tout où Montagne développe

(*a*) Tom. 8, ch. 9, pag 280.
(*b*) Tom. 2, ch. 1, pag. 105.
(*c*) Tom. 4, ch. 11, pag. 136.

ses notions sur la Morale, j'en admire la justesse & la profondeur. J'apprends de lui qu'on ne doit point confondre la bonté, ce fruit spontané d'un penchant naturel, avec la vertu qui *s'expose de la difficulté, & ne peut l'exercer sans partie* (*a*); que les effets du tempérament, de la stupidité peuvent faire *l'innocent & non le vertueux*; distinction importante, qui m'encourage, m'éclaire & m'enseigne à être bon par principe. Elle respire dans toutes les pages des Essais, cette humanité généreuse [21] la premiere des vertus sociales, & leur source commune. Qu'elle est éloquente dans Montagne, soit qu'il déplore les calamités de son siecle, soit qu'en Citoyen du monde il fasse contraster les mœurs paisibles des Américains avec les fureurs de leurs avides Conquérants, soit qu'il poursuive la manie des duels; ce délire qui nous fait *chercher la mort & de celui que nous avons offensé, & de celui qui nous offense* (*b*)! Il voudroit

---

(*a*) Tom. 4, ch. 11, pag 159.
(*b*) Tom. 6, ch. 27, pag. 207.

les anéantir, *ces loix d'honneur qui vont choquant & troublant celles de la raiſon.* Que j'aime en lui cette pitié qui s'étend à tous les êtres ſenſibles, qui réprouve ces ſpectacles cruels où les Romains apprirent à devenir ſanguinaires! Que j'aime à l'entendre proférer cette pieuſe maxime: *nous devons la juſtice aux hommes, & la bénignité aux autres créatures qui en peuvent être capables* (*a*)!

Pour confondre les déclamations qui calomnient ſa Morale, n'écoutons que lui-même, qu'il ſoit ſon interprête & ſon apologiſte. Qu'a-t-il vu dans nos paſſions? La ſource de nos miſeres & de nos crimes. N'a-t-il point ſuivi l'orgueil dans tous ſes détours, découvert tous ſes pieges, toutes ſes illuſions, toutes ſes maladies? Tantôt il combat ce fol amour de la louange, qui réduit la vertu à l'oſtentation (*b*), qui fait dépendre la vie des ſages du jugement des inſenſés, & *met notre durée en la garde d'autrui;* tantôt il apprécie la

---

(*a*) Tom 4, ch. 11, pag. 163.
(*b*) Tom. 6, ch. 11, pag. 4.

justice des réputations, si souvent au-dessus ou au-dessous du mérite, si souvent semblables à l'ombre qui suit ou devance le corps, l'excede ou en est surpassée, & rarement lui est égale. Dans ses principes, les actions justes sont assez illustres, & *faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire, seroit un moyen sûr de l'acquérir* (*a*). Le desir immodéré de la réputation lui paroît dégrader l'Orateur romain. Si cependant l'erreur de la gloire peut rendre meilleurs & les Rois & leurs sujets, qu'elle subsiste, le Philosophe y consent; mais périssent l'ambition qui bouleverse la terre, & l'hypocrisie qui la trompe! Que l'injustice & la duplicité ne trouvent jamais grace, & que l'avarice [22] soit couverte d'une double tache, de l'opprobre du vice & de la honte du ridicule! Bientôt l'éloquent Moraliste réunit toutes ses forces pour préconiser les vertus mâles, le désintéressement, la hauteur du courage, l'amour de la vérité [23]. Avant lui, on n'avoit point proposé de placer

(*a*) Tom. 7, ch. 2, pag. 150.

le

le menſonge au rang des crimes, parce qu'on n'avoit pas ſenti, comme lui, l'étendue & le poids de cette vérité: *nous ne tenons les uns aux autres que par la parole* (*a*). Combien encore eſt-il ſupérieur aux eſprits vulgaires; & que ſa franchiſe eſt noble, lorſque nous invitant à être juſtes envers nous-mêmes comme envers les autres, il ne craint pas de nous dire: « C'eſt lâcheté » de n'oſer parler de ſoi; la maxime » qui le défend eſt fauſſe, puſillanime; » ſi c'eſt un vice de ſe louer par orgueil, » c'eſt ſouvent par un orgueil plus raf» finé qu'on ſe depriſe; en un mot, » on doit s'eſtimer ſa valeur, & ſi Cé» ſar parle de lui, je veux qu'*il ſe trouve* » *hardiment le plus grand Capitaine du* » *monde* (*b*)!

L'ancienne Chevalerie, ſi délicate ſur le point d'honneur, n'auroit pas décidé, avec Montagne, qu'on doit payer à un brigand la rançon promiſe, pour échapper de ſes mains. Veut-il [24] définir l'amitié, il s'échauffe, il

(*a*) Tom. 1, ch. 9, pag. 73.
(*b*) Tom. 6, ch. 17, pag. 38.

s'embrase. Plein de la Divinité dont il va nous entretenir, tout ce qu'il en écrit est profond, sublime & sort avec abondance d'un cœur où elle a placé son trône (*a*). Il l'appelle une reproduction de l'ame qui veut *se doubler*, une volupté sans tache, sans satiété, sans orage, qui atténue les peines & multiplie les jouissances; *une confusion si pleine des volontés*, que son langage proscrit les mots de reconnoissance & de prieres; que ses services ne sont pas plus des bienfaits, que les soins qu'on se prodigue à soi-même. « Non, dit-il, » l'ami qui donne n'est point le *libéral*; » c'est l'ami qui reçoit : l'amitié *pos-* » *sede l'ame en toute souveraineté*, ou » plutôt, elle anime deux corps avec la » même [25] ». Mais j'entends un essain de Censeurs murmurer autour des cendres de Montagne, pour réclamer les droits de la pudeur, blessée dans ses écrits. S'ils lui accordent le titre de Philosophe, c'est en le dégradant par celui de Cinique. Expressions, maximes, citations, raisonnements,

---

(*a*) Tom. 1, chap. 27.

tout leur paroît d'une licence effrénée, & les clameurs redoublent à la lecture de son fameux chapitre sur les vers de Virgile (*a*). Pour l'homme prévenu, timide & borné, sa liberté, sans doute, est téméraire: pour l'homme judicieux, qui se transporte au siecle naïf où il écrivoit, cette audace n'est que candeur & franchise; pour le Lecteur philosophe, ce singulier & hardi traité est un de ces tableaux où la nature exprimée sans voiles, transporte le Connoisseur, & ne fait que salir l'imagination du vulgaire. C'est là que, dans l'histoire des mœurs, considérée en grand chez tous les peuples, Montagne nous découvre combien de dispositions arbitraires, inconséquentes, bizarres, furent appellées devoirs, vertus. Là sur-tout on voit son ame équitable révoltée du joug que l'on impose à cette moitié du genre humain, qui se venge de la tyrannie de nos Loix par la tyrannie de la séduction. Une généreuse pitié le saisit en faveur de ce sexe dont nous exigeons une force que nous

(*a*) Tom. 7, ch. 5, p. 232.

n'avons pas, & à qui nous prefcrivons un honneur qui n'eſt pas le nôtre. Prétendra-t-on que Montagne n'ait pas pu dire ſans indécence que l'extrême chaſteté de l'expreſſion, que le coſtume affecté des bienſéances augmentent le prix du vice, & ſont des ruſes *de Vénus même*, pour faire ſervir la pudeur à la volupté? Mais enfin ce langage cinique qu'on lui reproche, n'étoit il pas celui de ſon ſiecle? S'il a cru voir, comme Philoſophe, des avantages dans le divorce, s'il a jugé qu'un lien indiſſoluble relâchoit celui de la *volonté & de l'affection*, quel témoignage cependant ne rendit-il pas à la ſainteté de ce lien, ſoit en preſcrivant aux époux une *volupté conſciencieuſe* (*a*), ſoit en traitant de trahiſon toute union ſans fidélité?

[26] Veut-il donner une haute & juſte idée de la vertu, il la ſaiſit, il nous la montre dans Socrate, ſage ſans faſte, ſans inégalités, ſon héros, ſon modele, celui de tous les Sages; mortel d'autant plus céleſte, qu'il paroît

---

(*a*) Tom 2, ch. 29, pag. 205.

plus homme, & *moins élancé* hors de notre ſphere. C'eſt ſur-tout dans ſa ſimplicité qu'il admire ce grand caractere; c'eſt en remarquant qu'il eſt facile de jouer avec ſuccès ſur le théatre du monde; mais que régler, comme lui, & d'une maniere ſoutenue, les détails de la vie privée, c'eſt un ouvrage qui ſurpaſſe en difficulté la conquête du monde; que Socrate ſe conçoit aiſément à la place d'Alexandre, mais qu'Alexandre ne peut ſe concevoir à la place de Socrate; & qu'enfin *le prix de l'ame ne conſiſte pas à aller haut, mais ordonément* (*a*). Après avoir défini la vertu, Montagne, pour la rendre aimable, nous dépeint cette ſérénité, cette fierté de conſcience dont jouit l'homme irréprochable, & qui n'entrerent jamais dans *une ame courageuſement vicieuſe* (*b*).

Il faut l'avouer cependant, & imiter la bonne foi du Philoſophe : ſi la ſévérité de ſes déciſions va plus loin quelquefois que la Morale chrétienne,

(*a*) Tom. 7, ch. 2, pag. 150.
(*b*) Tom. 7, ch. 2, pag. 14[illegible].

trop ſouvent il l'alarme & la bleſſe, en traitant de la volupté. L'Épicureïſme reſpire dans ſes écrits, & lorſqu'il dit : « Je parle ſelon la nature, & non » point ſelon la foi », ſa juſtification me paroît foible. Mais n'expie-t-il pas ſes écarts, lorſqu'il réunit toutes les lumieres de la Philoſophie en faveur du Chriſtianiſme ? [27] Ces deux oracles que l'on met trop ſouvent en oppoſition, Montagne les concilie, les accrédite l'un par l'autre. Cenſeurs injuſtes, pourquoi relevez-vous avec amertume tout ce qui peut le rendre ſuſpect, & paſſez-vous ſous ſilence tout ce qui peut ſervir à l'abſoudre ? Avez-vous oublié que le premier fruit de ſa plume, que la traduction de *Sebond* fut un tribut payé à la Foi catholique, une ſorte de conſécration de ſes talents ? Voyez-le ſur les hauteurs où la Philoſophie l'a élevé, contempler les naufrages de la raiſon humaine, & reconnoître ſans détour que le port de la Foi eſt le ſeul où le Sage puiſſe aborder ; *que la raiſon eſſentielle* (a) *réſide*

(a) Tom, 5, ch. 12, pag. 141.

dans le ſein de Dieu, d'où elle part quand il lui plaît; que la vérité eſt engouffrée dans de profonds abymes où la vue ne peut pénétrer (*a*). A quoi donc ſe réduit ſon Pyrrhoniſme? A douter de tout ce qui vient de l'homme abandonné de la révélation. Dans celle-ci, Montagne trouve ce que le Philoſophe cherche, la paix de l'eſprit, un aſyle contre l'incertitude, la perfection, le ſupplément de toutes les Loix, le ſublime de la vertu, des armes contre la mort. C'eſt ainſi qu'après avoir appliqué les forces motrices de la Philoſophie à tous les intérêts de l'homme ſocial, il en conſomme le triomphe, en la rendant utile à la Religion. N'en doutons pas; il appartient aux Philoſophes de la ſervir; ils voient plus, & ils voient mieux; ils ſavent dégager la vérité du mêlange des inventions humaines, & la rendre à ſon auguſte ſimplicité. Déjà l'incrédulité élevoit, dans le ſiecle de Montagne, une tête menaçante, & il faiſoit gloire de lui déclarer la guerre, de déplorer l'aveuglement de

(*a*) Tom. 2, ch. 12, p. 155.

ces impies qui, voulant étouffer la voix de leur conſcience, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*(*a*). Tout ce qu'il dit en faveur des lumieres de la Foi, prend force & crédit, par l'aveu qu'il fait de ſes obſcurités. Il la jugeoit ſi grande, que les ſecours humains lui paroiſſoient indignes d'elle, qu'il condamnoit comme une profanation la manie d'en diſputer, & *de ramener les choſes divines à notre balance* [28]. Mais Montagne déteſtoit la ſuperſtition, & il devoit paroître impie aux ſuperſtitieux, eſprits rampants, qui n'ont pu ſuivre la hauteur de ſes idées, qui n'ont pas vu qu'il adoptoit la pluralité des mondes, comme un ſyſtême digne de la grandeur de Dieu, conſéquent à la nature de ſes ouvrages, & juſtifié par ce profond argument : *Il n'a rien fait un ; tout eſt eſpeces* (*b*). Ils n'ont pas mieux ſenti combien ſa philoſophie ſervoit le Chriſtianiſme, en proſcrivant ces preuves puériles qui décréditent les véritables preuves, ces miracles abſurdes, qu'une

(*a*) Tom. 4, ch. 12, pag. 188.
(*b*) Tom. 5, ch. 12, pag. 87.

fausse piété multiplie, & dont la nature, le caractere & le nombre répugnent à l'essence du miracle. A-t-on dû méconnoître sa Religion, lorsque, déplorant les horreurs de nos guerres sacrées, il faisoit sentir la monstrueuse opposition d'une Loi pacifique & d'un Apostolat sanguinaire ?

Oui, dans ces jours de délire où le fanatisme armoit le Citoyen contre le Citoyen, le fils contre le pere, le serviteur contre le maître, le sujet contre le Prince; où la Noblesse, oubliant son antique loyauté, ne se signaloit que par des faits atroces, où l'on voyoit l'ivresse la plus barbare emporter loin de ses mœurs une Nation douce & polie; l'anathême de Rome soulever les Empires, ébranler les Trônes, consterner les Rois; l'ambition des Grands armer la Religion des Peuples & le zele du Sacerdoce; la neutralité punie comme un crime, la modération devenue un prodige; les bûchers s'allumer pour dévorer ceux que le glaive ne frappoit pas; les atrocités légales mettre le comble à celles de la rebellion; & pour tout dire enfin, dans le siecle de la Saint-Barthelemi,

un Philoſophe s'eſt montré à la France comme un rocher qui porte ſa tête au-deſſus des orages, & ſe dore des rayons les plus purs. Montagne eſt venu dire aux Peuples aveuglés : « Que faites-vous, barbares, qui vous appellez Chrétiens ? Vous déchirez le ſein » de l'Egliſe, que vous croyez défendre, vous lui offrez des ſacrifices » qu'elle abhorre ; vous oubliez que le » flambeau de la Foi ne doit point » cauſer d'incendies » ! C'eſt comme Philoſophe chrétien qu'il déclare la guerre à toute eſpece de ſuperſtition, qu'il lance les traits du ridicule ſur la magie, l'aſtrologie, la divination ; qu'il diſtingue la *dévotion* de la *conſcience* (*a*), la Religion motivée de la Religion de préjugés & d'habitude ; qu'il decide que ſans les mœurs il n'eſt point de vrai Culte, & que les promeſſes de la Foi ſont les ſeules dignes du ſacrifice de notre être.

Nous parle-t-il de la priere, aucun Orateur n'eſt plus ſublime, aucun Moraliſte n'eſt plus ſévere, un ſaint en-

---

(*a*) Tom. 9, ch. 12, p. 91.

thousiasme le transporte, lorsqu'il analyse la majestueuse Oraison que l'Auteur de la Loi daigna dicter aux hommes, il s'irrite de l'inconséquence de ces Chrétiens qui, dans leur libertinage timoré, invoquent celui dont ils violent les préceptes, & prétendent concilier *le criminel & le Juge* (*a*).

Si Montagne est équivoque, on peut toujours l'interpréter par lui-même. On croiroit quelquefois que, pour favoriser la Révélation (*b*), il donne atteinte aux loix naturelles : mais bientôt il les reconnoît, ces loix sans Législateur, universelles, éternelles, moins nombreuses, à la vérité, que l'on n'imagine, mais souvent obscurcies, *perdues en nous* par l'abus de notre raison.

[29] Que Montagne ait éprouvé des interprétations rigoureuses, qu'une censure amere l'ait poursuivi, n'en soyons pas étonnés. Il pensoit trop pour des Lecteurs qui pensoient peu: *aucuns livres ne sont assez sages, lors-*

(*a*) Tom. 5, ch. 56, pag. 217.
(*b*) Tom. 5, ch. 12.

qu'on n'est point assez sage pour eux (*a*). La lecture des Essais demande une préparation. *C'est un des derniers livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier qu'on doit quitter* (*b*). Il est vrai que des hommes profonds se sont élevés contre lui; mais les uns l'ont jugé en critiques qui voient mieux les défauts qu'ils ne sentent les beautés; les autres, alarmés de sa licence, n'ont pas vu qu'ils transportoient son siecle dans le leur. Delà cette résolution obstinée de le trouver coupable, cette puérile dissection qu'en fait Malebranche, qui le traite de pédant & l'analyse avec le plus subtil pédantisme; cette vaine déclamation de Pascal, qui lui accorde de grandes beautés, & lui refuse les mœurs, le jugement & la Logique. Mais sa gloire, inaccessible à ces atteintes, n'en peut être tachée; le talent prend l'essor: l'envie, l'injustice lui lancent leur venin, & il retombe sur elles. Quels que soient leurs efforts, il sera toujours vrai que

(*a*) Préface de Mlle. de Gournai.
(*b*) *Ibid.*

le premier parmi nous, Montagne fit connoître au génie ſon indépendance, & l'enhardit à ſe confier à ſes aîles; que ſur ſes traces, la Rocheſoucault & la Bruyere ſont deſcendus dans le cœur humain, qu'ils apprirent de lui à étudier l'homme & à le peindre; que les germes innombrables dépoſés dans les Eſſais, ont concouru à la fécondité de notre ſiecle, & que Monteſquieu inſtruit à l'école de Montagne, s'eſt enhardi, par ſes leçons, à relever le trône de la Philoſophie.

Montagne, Monteſquieu, quel maître! quel diſciple! & qu'ils me frappent dans leurs rapports! Liberté de penſer, vues profondes, fleur d'eſprit délicate & riante; éloquence, poéſie, ſtyle de feu; négligence des moindres regles en faveur des grandes beautés; vaſtes idées qui, dans l'Eſprit des Loix comme dans les Eſſais, embraſſent tout le ſyſtême de l'intérêt ſocial : tels ſont les traits analogues de ces deux Génies, nés ſous le même Ciel, allumés au même foyer, parvenus à la même immortalité. Qu'a-t-on beſoin d'apologie, lorſque les ſiecles ont parlé? Ils ont prononcé ſur le ſort

de Montagne, & leur jugement eſt irrévocable. La manie d'écrire, nourrie par la préſomption, devient contagieuſe & multiplie les ouvrages. Le goût peu ſûr d'une foule de Lecteurs, l'enthouſiaſme d'une Nation qui ſe paſſionne ſi ſouvent pour la médiocrité, ces ſectes, ces complots littéraires, qui ſe rendent arbitres des réputations, peuvent donner une gloire éphémere. Le ſouffle paſſager de la faveur ſoutient un moment ſur l'abyme de l'oubli, des productions ſans vigueur; mais une vaſte proſcription prononcée par le temps, les y précipite pour jamais, & la juſtice de la Renommée leur interdit l'exiſtence. Un petit nombre d'écrits échappent à cet arrêt, marqués d'un ſceau conſervateur, dont le livre de Montagne reçut l'empreinte la plus profonde. Ni les merveilles du ſiecle de Louis-le-Grand, ni les richeſſes du nôtre n'ont pu le faire vieillir: que dis-je? ſa gloire a ſuivi le progrès de nos lumieres. Plus eſtimé de nous que de nos ancetres, il le ſera davantage de nos ſucceſſeurs: ſon nom doit vivre autant que celui de la Philoſophie. Vraiment

digne d'en donner les préceptes, parce qu'elle dirigea sa conduite, il fut en même temps le maître & le modele.

[30] Il n'est point d'école plus savante à persuader que la vie du Sage. C'est elle qui donne à sa morale du crédit & du poids. Sans cette conformité de principes & d'actions, il n'est plus qu'un déclamateur, convaincu de mentir à la Philosophie. Rapprochons la vie de Montagne de ses maximes, & nous pourrons dire que sa doctrine est son histoire, qu'il a fait un livre *consubstantiel à son auteur* (*a*). La premiere qualité du Philosophe est cette franchise [31] nécessaire à l'amour de la vérité. Par-tout elle caractérise Montagne, & ne l'abandonne pas, même lorsqu'il parle de lui. Se montrer sous toutes les faces, sans vain orgueil & sans fausse modestie, analyser son ame, rendre un compte fidele de ses sentiments, de ses pensées, de ses vertus, de ses défauts, est un trait fier & mâle, qui distingue Montagne parmi les Philosophes mêmes. Sa candeur

---

(*a*) Tom. 6, ch. 18, pag. 126.

a je ne ſais quoi d'impoſant, qui l'accrédite & l'affranchit des regles communes. On croit ſans peine un homme qui n'excuſe point ſes foibleſſes. Que d'autres lui reprochent d'avoir oſé ſe peindre, il en eſt plus intéreſſant à mes yeux, & je lui en rends graces. Celui qui ſe contemple de bonne foi, peut ſeul nous apprendre ce qu'il eſt. Non, dit Montagne, *les autres ne vous voient point, ils vous devinent* (a); *ils voient moins votre naturel que votre art; chacun regarde au-devant de ſoi* (b): *je regarde dedans moi, je me contrôle, je me goûte, je me roule en moi-même, & je ne ſuis point ſi mêlé à moi, que je ne me puiſſe diſtinguer & conſidérer comme un arbre* (c).

Et qui pourroit ſuſpecter ſon témoignage, lorſqu'il ajoute : *plus je me hante, plus ma difformité m'étonne, moins je m'entends en moi* (d). S'il s'attribue quelques vertus, il ne diſſimule point

(a) Tom. 7, ch. 2, pag. 145.
(b) Tom. 6, ch. 17, pag. 103.
(c) Tom. 8, ch. 8, pag. 112.
(d) Tom. 9, ch. 11, pag. 11.

les erreurs de ses mœurs · s'il parle de son désintéressement, s'il dit que le donner est *qualité ambitieuse & de prérogative* (*a*), & qu'il ne trouve *rien de si cher que ce qui lui est donné*, il s'accuse d'avoir aimé l'économie jusqu'à l'avarice ; s'il vante sa modération, il nous apprend qu'il a senti *fumer en lui l'ambition*, pour tomber ensuite dans l'indolence & la paresse. N'avoue-t-il pas ses bizarreries, ses inégalités, sa simplicité? Cet Ecrivain, si original, ne s'est-il pas donné pour un foible Copiste? Cet homme, dont la littérature étoit si vaste, ne s'est-il pas plaint de son ignorance & de la stérilité de sa mémoire ? N'a-t-il pas exagéré les défauts de son style, & condamné ses écrits à une existence passagere? N'a-t-il pas dit : *j'écris mon livre à peu d'hommes & à peu d'années?* A ces traits puis-je méconnoître un homme plein de mépris pour le mensonge même qui pourroit le flatter, un homme qui, dans la crainte de s'estimer trop, se déprise & attente à sa propre gloire ?

(*a*) Tom. 8, ch. 9, pag. 184 & 190.

Quel eſt d'ailleurs le but de Montagne, lorſqu'il parle de lui ? C'eſt de peindre l'homme & de l'inſtruire. Or, en ſe faiſant le héros de la ſcene, pour mettre ſa morale en action : en ſe livrant à ces détails qui paroiſſent minutieux, mais qui compoſent le tableau de la vie, en ſe montrant courageuſement avec ſes couleurs & ſes ombres, ne ſe donnoit-il pas la plus vaſte & la plus libre carriere ? Toujours conſéquent à ſes principes, Montagne, Apôtre de la liberté, ſut en goûter toutes les douceurs. Après s'être conſacré aux fonctions de la Magiſtrature [32], il ſecoua un joug qu'il croyoit devoir porter ou abjurer tout entier. On ne le vit attaché ni au char de la grandeur, ni au char de la fortune : les graces qu'il obtint, furent l'ouvrage de ſa réputation, & non de ſes intrigues. Décoré de l'Ordre du Prince, revêtu d'une charge qui l'approchoit de ſa perſonne, Montagne préféroit à ces honneurs le titre de Citoyen de Rome, tant ſon ame paſſionnée pour les hautes vertus, adoroit la grandeur Romaine juſques dans ſes ruines. Il fallut des inſtances pour lui faire ac-

cepter la Mairie de Bordeaux, exercée avant lui par un Maréchal de France. Dans cette place, son administration, conforme à ses maximes fut paisible & sans faste, applaudie des Sages, blâmée des hommes turbulents, justifiée par une seconde élection. La paix lui parut le premier, le plus grand des intérêts : sur ce principe, il demandoit non qu'on lui épargnât, mais qu'on lui déguisât ses pertes : préparé à tout, il ne pouvoit être déconcerté par la fortune : ne réglant pas les *événements*, il se régloit *lui-même* ; il aimoit mieux les *malheurs tout près* que l'incertitude (*a*) ; & dans les périls, il ne songeoit pas tant comment il *échapperoit que combien peu il lui importoit d'échapper*. En nous apprenant à maîtriser nos passions, il avoit maintenu l'équilibre des siennes ; une vie doucement partagée entre les devoirs de la vie civile, les Lettres & le repos ; des plaisirs simples, naturels, sans tumulte ; l'art de jouir

(*a* Tom. 6, ch. 17, pag. 70.

du préſent & de conſerver ſes goûts par la modération ; une gaîté ſoutenue, qui prenoit ſa ſource dans une ame libre, dans une conſcience irréprochable, retraçoient ſans ceſſe ſes préceptes dans ſes actions & ſes mœurs. A la vérité, ſes principes donnoient beaucoup aux plaiſirs des ſens. Il ne diſſimule point qu'il veut arréter la promptitude de *leur fuite par la promptitude de ſa ſaiſie* (*a*), & qu'il préfere la beauté du corps aux charmes de l'eſprit : après cet aveu, je dois le croire, lorſqu'il m'aſſure qu'il n'aime point les plaiſirs faciles & mercenaires, que *l'amour n'eſt plus, s'il eſt ſans flêches & ſans feux* (*b*); *qu'il ne laiſſe pas friponner aux ſens la volupté, mais qu'il y aſſocie ſon ame* (*c*). Modéré juſques dans ſon amour pour les Lettres qui devoient l'immortaliſer, il n'eût pas voulu acheter la ſcience des ſiecles au prix d'un jour de ſanté; le deſir

(*a*) Tom. 9, ch. 13, pag. 233.
(*b*) Tom. 7, ch. 5, pag 269.
(*c*) Tom. 9, ch. 13, pag. 234.

de la gloire fut dans lui comme tous ſes penchants, un goût, & non une manie. C'étoit dans ſon cœur que ſes maximes d'humanité & de tolérance prenoient leur ſource pour ſe répandre dans ſes écrits, & diriger ſa conduite [33]. Parmi les brigandages dont ſa patrie étoit le théatre, ſa maiſon, vierge de ſang, fut l'aſyle commun de tous les partis, un lieu ſacré inacceſſible à la violence. Qu'un homme eſt grand! qu'il eſt heureux! lorſqu'il peut, comme lui, ſe rendre ce témoignage : *au milieu de notre mort publique, ma conſcience ſe portoit fierement, & ne trouvoit en quoi ſe plaindre de moi* (*a*). Dans les perſonnes qui l'environnerent, il ne demanda que ces vertus ſociales qui forment une ſorte de Religion civile, la ſeule que l'homme ait droit d'exiger de l'homme; mais il les inſtruiſoit par ſes exemples à remplir les devoirs du Chriſtianiſme. Lorſqu'on le ſuit dans ſes voyages, on pourroit même l'accuſer d'une Re-

(*a*) Tom. 9, ch. 13, p. 123.

ligion crédule, d'une piété ultramontaine. On croiroit quelquefois que la Philofophie l'eût abandonné à l'entrée de l'Italie. Ce fut fouvent jufqu'au rigorifme qu'il porta l'exercice des vertus morales ; fa fidélité à fa parole ne fe mefuroit point fur l'importance des objets [34], & *aux promeffes de nul poids, il donnoit poids de la jaloufie de fa regle* (*a*). Par-tout où la bonté pouvoit influer, notre Philofophe fignaloit la fienne ; difficile en liaifons particulieres, mais facile dans le commerce général, il fit les délices de la fociété & le bonheur de tout ce qui compofoit fa maifon. Avec quelle effufion de fentiment s'eft-il plu à confacrer la mémoire de fon pere dans fes écrits, dont il ne defire la durée que pour l'immortalifer avec eux ! C'eft fon amour pour fes enfants qui éclate de toutes parts dans fes maximes fur l'éducation ; privée d'aliment par la perte de fa famille, fa tendreffe paternelle adopta Mlle. de Gournai

(*a*) Tom. 8, ch. 9, p. 190.

pour satisfaire le plus noble besoin de son cœur [35]. Si personne n'avoit donné des idées plus hautes de l'amitié, personne ne lui éleva un plus beau trophée par sa maniere de la sentir. Cette amitié, dont la perfection suppose tant de qualités, d'épreuves, de sacrifices, il la goûta comme il la peignit, héroïque & sublime. Peut-on douter que le sentiment n'allât chez lui aussi loin que l'imagination, lorsqu'on se rappelle à quel point Etienne de la Boëtie lui fut cher? Suivons Montagne dans cette sainte liaison, ce spectacle est digne de la Philosophie. Son cœur lui demande un ami; son choix tombe sur un homme en qui la vertu est l'émule des talents. L'estime, la sympathie, la conformité des principes garantissent leur traité pour jamais. On eût dit que Montagne s'aimât moins en lui-même que dans la Boëtie. Se hâte-t-il de publier des écrits: ce ne sont pas les siens, ce sont ceux de cet ami, & dans ses éloges, il l'éleve au-dessus de tout ce que son siecle a enfanté. Qui pourra dire la profondeur de sa plaie, le deuil éternel

qu'il s'imposa, lorsque la mort trancha le plus respectable des liens? Ou plutôt qui pourra peindre ce mélange rare de sensibilité & de Philosophie, qui perpétuoit & réprimoit en même temps sa douleur? Qui ne seroit ému de ces touchantes paroles : *les plaisirs même me redoublent le regret de sa perte, nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part* (a).

Montagne accablé de maladies aiguës, leur opposa les remedes qu'il avoit enseignés ; mais il n'en trouva point pour se guérir du trépas de la Boëtie. Si quelque chose cependant put tempérer son amertume, ce fut de reconnoître, d'admirer dans cette mort les fruits de leurs communs principes ; telles que deux colonnes rapprochées pour unir leurs forces & soutenir un vaste fardeau, telles ces deux grandes ames réunies par d'intimes rapports, se communiquoient leurs pensées, leurs maximes pour soutenir les rigueurs de

(a) Tom. 1, ch. 27, p. 170.

la condition humaine, le poids de la vie & de la mort. Montagne le vit, cet autre lui-même, fixer le tombeau d'un œil intrépide, avec le courage de la Philoſophie, l'eſpérance du Chriſtianiſme, & la ſérénité de l'innocence. Semblables en tout dans leur vie, ils le furent en la terminant, & lorſque Montagne retraçoit l'éloquent tableau de la mort de la Boëtie, il dépeignoit, il prophétiſoit la ſienne.

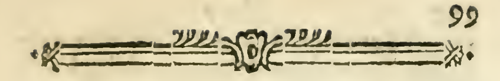
La Philoſophie [36] a ſes hypocrites & ſes faux braves, le dernier moment les démaſque; alors ſont détrompés ceux qui ont préſumé de leur courage; alors ſeulement le Sage eſt aſſuré de ce qu'il vaut, de ce qu'il a valu; c'eſt *ce jour, juge de tous les autres* (*a*), qui apprécie nos années, qui vérifie nos vertus, & pour ainſi dire, en détermine le titre. C'étoit là que Montagne s'attendoit lui-même; & il ſe trouva tel qu'il l'avoit deſiré. Sa fierté ne fut point orgueil, ſa fermeté ne fut

(*a*) Tom. 1, ch. 18, p. 132.

point un effort ; il osa contempler la mort en face, instruit de ce qu'elle est par la raison, & rassuré contre elle par la conscience. Jusqu'au dernier soupir, on le vit docile à ses propres leçons ; rare modele dans l'art de vivre heureux, il est encore, si j'ose le dire, un excellent maître à mourir. Philosophes, apprenez de lui à mériter le titre auguste qui vous distingue ; que vos actions instruisent le monde comme vos écrits, & la Philosophie n'aura plus d'ennemis que ceux de la société, de la raison, de la vertu [37].

Piscis hic non est omnium.





NOTES.

[1] MICHEL de MONTAGNE ou MONTAIGNE, naquit au Château de ce nom, en Périgord, l'an 1533, de Pierre Eyquem de Montagne, qualifié Ecuyer, & qui, après avoir fait une campagne en Italie, se retira, & fut Maire de Bordeaux. Scaliger, ennemi de Michel, qui avoit blessé son amour-propre en lui préferant quelques Ecrivains, le prétendit fils d'un Marchand de harengs : la guerre de vanité ne le cede en acharnement qu'à celle de Religion. La haine de Scaliger n'a fait tort qu'à lui. Michel avoit un oncle au Parlement de Bordeaux & des alliances honorables. Son éducation pourroit passer pour un modele : son pere, homme de très-bon sens, voulut lui faire un jeu de l'étude, seul moyen de ménager le goût & les organes d'un enfant. L'Auteur de l'ancienne vie de Montagne raconte qu'on avoit dit à son pere que le temps que nous perdons au Latin & au Grec, qui ne coûtoient rien aux Anciens, étoit la seule cause de notre incapacité à nous élever aussi haut qu'eux. Pour qu'on ne l'éveillât point en sursaut, il le faisoit éveiller au son d'un instrument de musique. Un Médecin allemand dirigea le jeune Montagne, lui apprit le Latin par l'usage, & lui rendit bientôt cette Langue si familiere, qu'il embarrassoit les plus

exercés Latinistes. A force de l'entendre parler, les Domestiques de son pere & les Habitants de sa terre avoient appris quantité d'expressions latines qui s'étoient conservées longtemps après lui dans les villages voisins. Michel fut peu de temps Conseiller au Parlement de Bordeaux ; il quitta sa Charge, à la mort de son frere aîné : son penchant pour la liberté & la délicatesse de sa probité l'éloignerent des Emplois.

[2] *Je veux*, dit-il, *qu'on voie mon pas ainsi détraqué qu'il est* (*a*). Cependant on a remarqué, avec raison, que son peu d'ordre venoit souvent des citations faites après coup, & qu'il inséroit dans son Ouvrage à mesure qu'il lisoit; son inexactitude est la preuve du défaut de mémoire, dont il se plaint, & qu'on a voulu révoquer en doute; il sentoit bien que les titres de ses chapitres n'étoient pas remplis; quelquefois il ne dit qu'un mot de la chose annoncée : souvent ces titres sont extraordinaires : les chapitres des coches, des boiteux, des pouces, ne sont pas les seuls; mais il vouloit faire un Livre singulier tout à sa maniere : le premier est l'unique *de son espece* (*b*).

[3] Il y a quelquefois une précision admirable : on peut le remarquer dans les passages qu'il traduit, dans ses maximes, dans ses

(*a*) Tom. 4, ch. 10, pag. 96.

(*b*) Tom. 4, ch. 3, p. 53.

portraits. C'est ainsi qu'il peint le peuple en deux mots : *Juge peu exact, facile à piper, facile à contenter* (a).

Ses images sont pleines de feu & de vérité; il en fournit beaucoup d'exemples tels que celui-ci : *Si je confere avec une ame forte & un roide jouteur, il me presse les flans, me pique à gauche & à dextre; ses imaginations élancent les miennes; la jalousie, la gloire, la contention me poussent & rehaussent au-dessus de moi-même* (b).

[4] *J'aime*, dit-il, *l'allure poétique, à saut & à gambade.... La meilleure prose ancienne reluit par tout de la vigueur & hardiesse poétique, & représente quelqu'air de sa fureur* (c).

Il disoit que l'Histoire & la Poésie *étoient son vrai gibier*; qu'il essayoit quelquefois de composer en vers, mais qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'il faisoit en ce genre : *On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la Poésie* (d); on voit cependant par son style qu'il étoit né avec les parties essentielles du Poëte.

Il participa à l'illusion de son siecle sur Ronsard, séduit sans doute par l'emphase de son expression; il trouve que *du Bellai & lui ne sont guere éloignés de la perfection ancienne* (e). Il se passionnoit pour la Poésie & la Musique. *Je ne m'estime point assez fort*, disoit-il, *pour*

(a) T. 8, ch. 7, p. 55.
(b) T. 8, ch. 8, p. 68.
(c) T. 8, ch. 9, p. 263.
(d) T. 6, ch. 17, p. 56.
(e) T. 6, ch. 17, p. 117.

ouir en sens rassis des vers d'Horace & de Catulle chantés par une belle bouche (*a*).

[5] Il estimoit plus le style de Cesar & de Plutarque que celui de Saluste & de Séneque, quoique porté à imiter ceux-ci.

[6] Il y a quelquefois des jeux de mots; il dit de Tacite : *Il nous peint* & *il nous pince.* Il appelle sa mort *le bout*, & non *le but de la vie*; mais ce défaut puéril est fort rare chez lui.

[7] Montagne appelloit la langue *le boute dehors*. C'est aux paroles *à servir & à suivre*, disoit-il; *que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller.* On lui a reproché des gasconismes, & M. Coste, son Editeur, en a remarqué plusieurs, quoiqu'on ait écrit qu'il ne les avoit point relevés. Il seroit à souhaiter que quelques-uns eussent été adoptés : comme le passif de jouir : *l'amitié est jouie*; c'est enrichir une Langue que de doubler un verbe. *Escarbillat*, mot gascon, a fait *escarbillard* depuis Montagne : il est François. On avoit prétendu que les mots de son invention ne feroient pas fortune; Passevier citoit entr'autres les mots *gendarmer*, *enfantillage*, *diversion*, qui cependant ont été adoptés. On doit à Montagne le mot *enjoué*. Borel fait cette remarque : J'ai compté plus de deux cents soixante expressions dans les Essais, qu'on a retranchées ou mutilées depuis Montagne; quelques-unes conservées dans le Dictionnaire de l'Académie Fran-

(*a*) Tom. 5, ch. 12, p. 280.

çoise ne sont point usitées; un grand nombre n'ont point d'équivalents, ou ne sont remplacées que par des périphrases & des locutions alongées, comme *gauchir*, qui n'est plus du style noble; *meslouable*, *exangue*, *parlier*, *parlerie*, *ahanner*, devenu bas; *exile*, *sereiner* les cieux; *étrangeté*, *infondre*, *bienvenner* quelqu'un; *envis*, malgré soi: *inanité*, *nihilité*, *siller* les yeux; *mousse* froid, *insensible*; *piper*, *insiable*; *improvidence*, *invigilance*; *préordonnance*, *instruisable*, *dédaignable*, *vilité*; *apoltronnir*; *alegre* & *allégrement*, qui ont vieilli; *moleste* & *molester*, qui sont restreints: *incurieusement*, *conjouir* & *conjouissance*, qui ont vieilli; *mécroire*, *piécealer*, *assener*, qui a vieilli; *mulcter*, qui est restreint; *pâlissement*, action de pâlir; *dypathie*; *oportunite*, *oportun*, qui sont vieux, *faiblette*, *amette*, bons diminutifs; tout son *saoul*, devenu bas; *ravisement*, de raviser; *multiforme*; *se harper*; *empêchant*, *hergné*, qui a fait hargneux; *artialiser*, pour oppofer à *naturaliser*; *surpayer*, qui a vieilli; *mémorieux*, *l'empirement*, *anonchalir*, *avachir*, *vertigineux*, inusité; *postposer*, *certes*, vieilli, *embrouillure*, *équanimité*, *inéloquent*, *appercevance*; *sauveté*, *prudomie*, qui est vieux; *courtois*, *courtoisie*, qui ont vieilli; *géniture*, restreint au badinage: *s'exaspérer*, *désenseigner*, *floridité*, ce dernier est dans la Préface de Mlle. de Gournai. *Il loise*, on a le loisir; *abrier*, mettre à l'abri; *commer*, faire des comparaisons; *vanteur*, qui aime à se vanter; *imbecte*; *challoir*; *forfaire*, commettre un crime; *costier*, être à côté; *errastique*, pour sujet à l'erreur; *enfiévrer*, pour donner la fievre; *méfait*, qui dit autre chose

que forfait; *inalegrace*; *étuyer*, pour mettre dans l'étui; *pourtraire*, faire un portrait; *enficher*, *chacuniere*, *cathédrant*, *essayir*, *affolir*, *chevaucher*, *imprémédité*, *refuir*, *têtonner*, pour ajuster la tête. On sent toute la ressource & la précision que donnoient à la Langue ces expressions courtes, qui équivaloient à plusieurs. Au lieu de conserver ou d'adopter ces mots, dont une partie est de Montagne; au lieu d'en créer comme lui, selon la même analogie, on les a ôtées, sans rien mettre à la place; & l'on a mutilé des noms & des verbes de la maniere la plus bizarre, & toujours pour nous appauvrir; on a retranché les membres du verbe *imboire*, ceux du verbe *ouir*, plusieurs des verbes *émouvoir*, *absoudre*, *faillir*; on conserve *poinçon*, *trajet*, *tremper*, *battelier*, *air*, *ardeur*, *abomination*, *préambule*, *mutations*, *esclave*, *infusion*, *infusé*, *parler*, *étrange*, *béant*, *heurter*, *contrequarrer*, *court*, *sciencé*, *saute*, *aptitude*, *forcené*, *engourdi*, *hostilité*, *vaste*, *ouvrier*; & l'on n'a pas voulu dire avec Montagne: *Epoinçonner*, *trajeter*, *attrempance*, *batteler*, *aëré*, *arder*, *abominer*, *préambulaire*, *muer*, *esclaver*, *infondre*, *parlier*, *s'étranger & étrangeté*, *béer*, qui est imitatif & pittoresque; *heurt*, *contrequarre*, *courtement*, *inscience*, *sautier*, *apte*, *forcener*, *gourd*, *hostile*, *vastité*, *ouvroir*. On dit *enchanteresse* d'enchanter; & de charmer on ne veut pas faire *charmeresses*, qui est plus doux que *charmantes*: bizarreries qu'on peut encore remarquer dans plusieurs des expressions que j'ai citées plus haut, & dans beaucoup d'autres. Ce n'étoit point assez; à tous ces retran-

chements, on a ajouté celui de beaucoup de mots qui formoient de bons ſynonymes, & on leur en a préféré ou ſubſtitué de moins expreſſifs & de plus longs; on en a changé ſans utilité. Pourquoi avoir ôté *rebours*, *ajancer*, *uberté*, *poignant*, qui eſt plus fort que *piquant*; *empérier*, qui eſt plus court qu'*imperieux*; *orer*, qui vaut bien *prier*; *ſe gaudir*, *s'ébaudir*, *s'ebattre*, pour ne laiſſer que *ſe réjouir*; *tournevirer*, *tournebouler*, qui vaut bien *bouleverſer*; *ardu*, qui eſt plus fort & plus court que *difficile*; *ord*, *orde*, *ireux*, *boutée*, qui vaut bien *boutade*, *retenuement*; *ferir* & *virer*, qui ſont réduits preſqu'à rien; *aiſer*, qui eſt moins long que *faciliter*; *voie* & *s'avoyer*, qui ſont plus courts que *chemin* & *s'acheminer*; *différenter*, changé en *différencier*, pour alonger d'une ſyllabe; *parfaire*, relégué chez les Procureurs; *cogitation*, *fruition*, *mouſſe*, qui dit autre choſe que *foible*; *déconſeiller*, qui a vieilli; *favorir*, moins long que *favoriſer*; *tabile*, qui eſt plus doux que *caduque*; *profonder*, plus court qu'*approfondir*; *procerité*, moins vague que *grandeur*; *embeſogner*, *s'empêtrer*, devenu bas; *cuider*, *outre-cuidance*, *accointer*, *apatier*, plus doux que *comparer*; *hébêté*, qui vaut *émouſſé*; *entacher*, qui dit plus que *tacher*; *alegre*, *alegrement*, qui ſont vieux; *faniſſant*, de *faner*; *hormais*, plus court que *déſormais*; *bref*, qui eſt reſtreint & qui eſt plus imitatif que *court*, *occoiſer*, d'où eſt venu *coi*, qui eſt familier; *gourmander*, plus fort & plus court que *réprimander*; *impiteux* qu'*impitoyable* ne vaut pas; *perenne*, meilleur que *perpétuel*; *moitte*, qui eſt vieux; *condoner*;

ſiouler, devenu bas; *magiſtere*, *pointure* de la *douleur*; *queſt*, *conſone*; *colligence*, pour *liaiſon étroite*; *mauvaiſté*; *rebraſſer*, pour dire *retrouſſer*; *méconnoiſſance*, oppoſé de *reconnoiſſance*; *d'aguet*, avec précaution; *forclore*, *ſe gorgiaſſer*, plus expreſſif que *ſe rengorger* & *ſe plaire*; *ſingereſſe*, *mineure*, qui va en deſſous; *impos*, le contraire de *diſpos*; *tendreur*, *queſter*, qu'on a reſtreint; *pertinence*, ſynonyme de *capacité*; *fainéance*, meilleur que *fainéantiſe*; *adreſtance*, *titubance*, *vertigineux*, inuſité; *négocieux*, *s'étranger*, ſynonyme de *s'étonner*; *quiet*, meilleur que *tranquille*; *idoire*, devenu terme de Pratique; *vendiquer*, dont on a fait *revendiquer* pour alonger, comme on a fait *amenuiſer* de *menuiſer*; *condiment*, meilleur qu'*aſſaiſonnement*; *fantaſier*, ſynonyme de *contrarier*; *étreindre*, *étreinte*, qui ont vieilli; *déport*, ſynonyme de *délai*; *pourpenſer*, *innumérable*, plus doux qu'*innombrable*; *mie*, plus doux que *pas* & *point*; *foiſoner*, devenu bas; *s'eſſorer*, reſtreint aux oiſeaux; *tabut*, *tabuter*, pour dire faire du bruit; *couard*, *couardiſe*, vieux & bas; *blandir*, *blandices*, relégué au Barreau; *hativeté*, reſtreint aux fruits; *moleſte*, *moleſter*, livré au Barreau; *pérégrin*, *pérégriner*; *clorre*, *élire*, *conforter*, tous trois reſtreints; *magnifier*, qui a vieilli. Pluſieurs de ces expreſſions ne ſe trouvent dans aucun Dictionnaire ancien ou moderne, & ſont probablement de Montagne, qui les créoit par analogie; mais il n'en eſt point qui ne méritât d'être conſervée au moins comme ſynonyme. Le ſyſtême de l'Abbé Girard prouve, à cet égard, la ſtérilité de notre Langue dans ſon état ac-

tuel ; il n'eût pas prétendu qu'elle n'avoit point de synonymes, si l'on eût conservé tous les mots de Montagne, sans retrancher les nôtres. Ainsi l'Auteur des Essais, qui se plaignoit de la foiblesse de notre Langue, la trouvoit assez abondante, parce qu'il avoit plus de mots que nous. Deux raisons principales doivent faire desirer l'abondance des expressions & des synonymes : la premiere est que les mots les plus énergiques employés trop souvent, perdent de leur valeur ; la seconde est que la variété & l'harmonie du style dépendent de cette richesse, par la facilité qu'elle donne au Poëte & à l'Orateur de choisir. Il seroit peut-être à souhaiter que le Dictionnaire de l'Académie Françoise se fût abstenu de qualifier de vieux & d'inusités un grand nombre de mots qu'il adopte comme françois. Un autre mal est la distinction qu'on a faite de ceux qui sont du style familier, & de ceux qui sont du style soutenu ; la Langue s'est, pour ainsi dire, divisée en deux : il faudroit qu'elle fût bien féconde pour résister à ce partage que les Langues anciennes n'admettoient pas.

Montagne avoit encore des locutions & des tournures favorables à la précision & à la variété ; il disoit : Cette chose est *mienne*, est *leur*, au lieu de dire est *à moi*, *à eux* ; il disoit *le parler*, *le n'oser*, *le dormir* ; *un faire*, *un parler*. Dans un morceau que je cite sur l'amitié, il dit : *Et n'enconoissent pas la hauteur ceux qui*, &c. Il retranchoit aussi les articles quand il le pouvoit.

On a attribué l'affoiblissement de la Langue au mauvais goût des premiers Académiciens ;

ses réformateurs auroient pu au moins en suivre un peu mieux l'analogie, & n'y pas laisser une foule d'inconséquences. La Bruyere en sentoit l'affoiblissement, & regrettoit beaucoup de mots dont il donne la liste. Il ne lui fût pas venu dans l'idée sûrement de remettre en François moderne les Essais de Montagne, comme l'a tenté un M. de Plassac, qui a traduit le chapitre de la vanité des paroles, il y a un siecle.

Mlle. de Gournai disoit avec raison que, pour *décrire* le langage des Essais, il falloit le *transcrire*; mais elle se trompa, en disant : *C'est un des principaux cloux qui fixeront la volubilité de notre vulgaire Langue.* Montagne voyoit la chose autrement; il disoit qu'il avoit vu le langage changer de moitié. *Nous disons qu'il est à cette heure parfait; autant dit du sien chaque siecle* (*a*).

Il ne se rendoit pas justice en disant : *Mon langage n'a rien de facile ni de fluide, il est âpre.* Si son style n'est pas communément nombreux, il est toujours facile; & l'on rencontre dans les Essais, des pages entieres où l'oreille n'est pas blessée une seule fois.

[8] On doit regarder les Essais de Montagne comme une vaste pépiniere d'idées, & comme le code complet de la Philosophie; personne n'en eut de plus justes notions, & ne pensa plus d'après lui-même. *Mes idées*, disoit-il, *sont sans patron, & nées chez moi;*

(*a*) Tom. 8, ch. 9, p. 228.

mes mœurs sont naturelles (*a*). Sa principale ſcience fut celle de l'eſprit & du cœur humain; il trouvoit que beaucoup de choſes reçues comme indubitables, n'avoient *d'appui qu'en la barbe chenue & ride de l'uſage* (*b*); & que bien des gens ne croient *la vérité, ſi elle n'eſt d'âge compétent*. Après avoir ſondé profondément la miſere de l'homme, il remarquoit que *celui qui s'obſerve bien, auroit peine à ſe trouver deux fois au même état* (*c*) *Je donne*, diſoit-il, *à mon ame tantôt un viſage, tantôt un autre, ſelon le côté où je la couche. Notre fait, ce ne ſont que pieces rapportées* (*d*). Il en conclut que *nous ne ſommes pas ſi pleins de mal comme d'inanité* (*e*); & que rien n'eſt ſi abſurde que notre amour-propre; il croyoit que la meilleure Philoſophie eſt celle qui nous dépriſe le plus. *Tant que l'homme*, dit-il, *penſera avoir quelque force de ſoi, jamais il ne reconnoitra ſon maitre; il le faut mettre en chemiſe* (*f*). Dans cette vue, il s'attache à l'humilier. *Nos folies*, dit-il, *ne me ſont pas rire, ce ſont nos ſapiences* (*g*). *Notre raiſon eſt un avantage que nous avons étrangement ſurpaiié* (*h*). *D'apprendre qu'on a dit ou fait une ſottiſe, ce n'eſt rien; il faut apprendre qu'on n'eſt qu'un ſot, inſtruction bien plus ample & plus importante* (*i*).

(*a*) T. 5, ch. 12, p. 155.
(*b*) T. 1, ch. 22, p. 334.
(*c*) T. 3, ch. 1, p. 254.
(*d*) *ibid.* p. 256.
(*e*) T. 3, ch. 50, p. 182.
(*f*) T. 4, ch. 12, p. 308.
(*g*) T. 7, ch. 4, p. 187.
(*h*) T. 4, ch. 12, p. 197.
(*i*) Tom. 3, ch. 18, p. 126.

[9] Lorsqu'il releve à nos dépens l'instinct des animaux, & qu'il semble même, d'après Pline, attribuer une sorte de Religion aux éléphants, comme s'ils adoroient Dieu dans le soleil levant, & lui faisoient la priere du matin, il observe que le singe & le pourceau nous ressemblent; l'un par sa figure, l'autre par l'organisation intérieure. Qu'Ovide & Cicéron ont une pensée fausse (comme J.-J. Rousseau l'a remarqué depuis), lorsqu'ils prétendent que nous regardons le Ciel plus directement que les animaux, puisque leur vue est horizontale comme la nôtre.

[10] Il vouloit que la Philosophie fût toute pratique, & à la portée de tous; il réprouve cette Philosophie *ostentative* & *parliere (a)*, qui consiste en mouvements hors de nature, & qu'il reproche à Pline & à Cicéron. Il ne propose à nos maux que des remedes simples & naturels; ceux des Stoïciens lui paroissent de vaines spéculations. Vouloir élever l'homme au-dessus de ses forces, *c'est faire la poignée plus grande que le poingt, & la brassée plus grande que le bras* (*b*). Pour nous prouver que nous vivons trop peu avec nous-mêmes, il remarque qu'*en nos actions accoutumées, de mille, il n'en est pas une qui nous regarde* (*c*). *Retirez-vous en vous-même*, dit-il, *mais préparez-vous de vous y recevoir* (*d*). Il fonde le bonheur sur la tranquillité & l'égalité de l'ame.

(*a*) T. 7, ch. 37, p. 26.
(*b*) T. 5, ch. 12, p. 310.
(*c*) T. 2, ch. 38, p. 379.
(*d*) *ibid*.

La sagesse est, selon lui, *un maniement réglé de notre ame, dont elle se répond* (*a*). Toujours il revient à Socrate, qui conservoit sa sérénité, *malgré les griffes de sa femme*, qu'il appelle *une epreuve à fer emoulu (b)*. Il veut que la gaieté & l'usage du plaisir nous raniment sans cesse, & nous arrachent à ces sombres pensées qui empoisonnent la vie; il haît *un esprit hargneux, qui glisse par-dessus les plaisirs de la vie, & s'empoigne & pait aux malheurs, comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poli & bien lisse, & s'attachent & reposent aux lieux scabreux & raboteux (c).... Quel monstrueux animal, qui se tient à malheur (d)!* Il prétend que la vraie sagesse *apprend la faim & les fievres à rire (e)*.

La modération dans les plaisirs lui paroît nécessaire à la volupté bien entendue. Les Princes, dit-il, ne prennent pas plus de goût au plaisir dans leur satiété, que les enfants de chœur à la Musique. *Il faut aimer ceci & cela, mais n'épouser que soi: le reste soit à nous, mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puisse dépendre sans nous écorcher & arracher ensemble quelque piece du nôtre* (*f.*)

[11] L'imagination lui paroît une source féconde de maux: une de ses preuves est la facilité avec laquelle on taille les membres des

(*a*) T. 3, ch. 2, p. 286.
(*b*) T. 4, ch. 11, p. 132.
(*c*) T. 7, ch. 5, p. 245.
(*d*) *ibid.* p. 337.
(*e*) T. 7, ch. 37, p. 26.
(*f*) T. 2, ch. 38, p. 313.

enfants & des animaux. *Le Laboureur n'a du mal que quand il l'a ; l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins (a).* Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, *c'est prendre votre robe fourrée dès la S. Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël (b).* Il nous console par cette réfléxion, que *la douleur même n'est pas inutile ; que celui qui déracineroit la connoissance du mal, extirperoit quant & quant la connoissance de la volupté, & enfin anéantiroit l'homme* (c).

Notre imagination peut, selon lui, nous servir beaucoup, par la maniere d'envisager les choses. *Notre raison est un instrument de plomb & de cire, allongeable, ployable & accommodable à tout biais & à toute mesure* (d). Il attribue la longue vie des habitants du Brésil, *bien moins à la sérénité de leur ciel, qu'à celle de leurs ames* (e). Exempts de préjugés & de passions, ils sont *sans lettres, sans loi, sans Roi, sans Religion quelconque.* Ceci pris strictement, n'est point exact.

[12] Montagne prétend avoir épié la mort dans un évanouissement, *où il se laissoit couler si doucement* (f), qu'il comprit qu'elle n'a rien de douloureux. Pour se délivrer de l'appareil qui la rend affreuse, il desire mourir loin de sa famille, vœu contraire à celui qu'on fait communément. Lorsqu'il s'arrêtoit en voya-

(a) T. 4, ch. 12, p. 312.
(b) T. 9, ch. 13, p. 65.
(c) T. 4, ch. 12, p. 319.
(d) T. 5, ch. 12, p. 204.
(e) T. 4, ch. 12, p. 313.
(f) T. 4, ch. 6, p. 17.

geant, il cherchoit d'abord le lieu où il pourroit mourir le plus commodément.

Il convient que la mort *est une viande qu'il faut engloutir sans mâcher, lorsqu'on n'a pas le gosier ferré à glace* (*a*). *Si nous avons besoin*, ajoute-t-il, *de sage-femme à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir* (*b*). Lorsqu'il propose pour modele les Habitants des campagnes, il ajoute : *On dira que leur ame, pour être plus crasse & obtuse, est moins pénétrable & agitable. Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons doresnavant école de bêtise* (*c*).

[13] Lorsqu'il dit *que la plus volontaire mort est la plus belle* (*d*), il ne parle point du suicide, mais d'une mort courageuse, accompagnée de résignation ; *c'est, au contraire*, dit-il, *le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux sous une tombe massive pour éviter les coups de la fortune* (*e*). Il ne connoît aucune catastrophe où l'on doive désespérer. *J'ai vu cent lievres*, ajoute-t-il, *se sauver sous les dents des lévriers* (*f*).

[14] Ce que dit Montagne sur l'amour paternel & l'amour filial, est très-philosophique. Celui-là est plus fort, comme plus nécessaire au but de la nature qui veut perpétuer l'espece humaine, *étendre & faire aller en avant les pieces successives de cette sienne machine.*

(*a*) T. 5, ch. 13, p. 319.
(*b*) T. 8, ch. 2, p. 17.
(*c*) T, 9, ch. 12, p. 91.
(*d*) T. 3, ch. 3, p. 291.
(*e*) *ibid.* 298.
(*f*) *ibid.* 300.

D'ailleurs tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment, parce que chacun est en son ouvrage (a). Celui qui fait du bien, aime mieux que celui qui le reçoit, l'ũn faisant une action honnête, l'autre une action seulement utile. Il ajoute que les vieillards n'ayant plus la force, doivent avoir la bonté; & à l'occasion de la paternité, il remarque encore que nous préférons les productions de notre esprit, parce que nous y sommes *pere & mere*; & qu'il n'est personne qui n'aimât mieux avoir fait un enfant difforme, qu'un mauvais livre.

[15] Il a sur l'éducation des systêmes qu'on a renouvellés de nos jours dans des Ouvrages célebres, ainsi qu'un grand nombre d'autres idées dont il a le premier mérite. Il veut que la liberté des enfants s'étende au moral & au physique; les langes, les emmaillottements lui paroissent nuisibles; il pense même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtements: une de ses preuves, est l'exemple du visage & des mains.

Il réprouve ce régime trop exact qui rend le corps incapable de fatigue & d'excès, qui ne nous permet pas d'être souple & sociable; il voudroit que son Eleve fût le plus fort, même en débauche, avec ses compagnons; *qu'il sût faire toutes choses, & ne fit que les bonnes* (b).

Il remarquoit dejà une chose devenue bien

(a) T. 4, ch. 8, p. 38. (b) T. 2, ch. 25, p. 97.

plus sensible aujourd'hui, *qu'il n'est rien si gentils que les petits enfants en France* (a); mais qu'hommes faits, ils ne sont point reconnoissables : c'est au College qu'il attribue cet effet. Il compare les pédants, *qui vont pillottant la la science* (b) pour la répandre sans la digérer, aux oiseaux qui portent au bout de leur bec la nourriture à leurs petits. J'aimerois autant, dit-il, que mon Eleve eût passé sa vie à la paume qu'aux Ecoles; *le corps en seroit plus alégre : il devoit en rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie* (c). Il voudroit que le Maître le fît parler, pour qu'il se développât de lui-même. *Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui, pour juger de son train* (d). *Nous sommes plus riches que nous ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt & à la quête* (e).

[16]. *Voit-on*, dit-il, *plus barbouillage au caquet des harengeres qu'aux disputes publiques* (f)? *C'est Barocho & Baralipton qui gâtent tout* (g). Par-tout il déclare la guerre à la fausse science & au pédantisme; il ne trouve pas de milieu entre les vrais savants & les hommes rustiques. *Les métis sont dangereux, ineptes, importuns, & troublent le monde* (h). Il distingue deux ignorances : *l'abécédaire*, qui exclut toute *science*; *la doctorale* que l'étude engendre (i). En Périgord, on appelle *let-*

(a) *ibid.* p. 81.
(b) T. 1, ch. 24, p. 16.
(c) *ibid.*
(d) T. 1, ch. 25, p. 46.
(e) T. 9, ch. 12, p. 33.
(f) T. 8, ch. 8, p. 79.
(g) T. 3, ch. 54, p. 205.
(h) *ibid.*
(i) T. 1, ch. 54, p. 204.

tres ſérites ces *ſavantaux.* En parlant d'un Rhéteur, qui diſoit que ſon métier étoit de faire paroître grandes les petites choſes, il le compare *à un Cordonnier qui ſait faire de grands ſouliers pour un petit pied* (*a*). En quelques mains, dit-il, *la ſcience eſt un ſceptre;* en *quelques autres*, une marotte (*b*). *J'ai vu cent Artiſans, cent Laboureurs, plus ſages & plus heureux que des Recteurs d'Univerſité.* Sans ceſſe on demande : *Comment eſt-ce que cela ſe fait? mais ſe fait-il, faudroit-il dire; & s'eſcarmouche le monde en mille queſtions, deſquelles & le pour & le contre eſt faux.* Ce qu'il dit ſur les illuſions de la vue & l'influence des ſens, eſt très-philoſophique : *Si ma ſanté me rit, & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme* (*c*).

[17] Ce qu'il dit des Médecins pourroit fournir des ſcenes au théatre. *Ils connoiſſent bien Galien, mais nullement le malade.* La querelle du remede & du mal *ſe démêle chez nous.* Celui qui guérit ne ſait pas s'il le doit à la nature, au haſard, aux drogues, ou *aux prieres de ſa mere grande.* Il diſtingue la médecine du Médecin, en ce ſens que la médecine eſt tout régime utile à la ſanté. Il ajoute que ſa haine pour l'Art des Médecins eſt héréditaire; qu'au reſte, il raiſonne avec eux volontiers, & qu'il leur pardonne de vivre de notre ſottiſe, attendu qu'ils ne ſont pas les ſeuls.

(*a*) T. 3, ch. 51, p. 184.
(*b*) T. 8, ch. 8, p. 81.
(*c*) T. 5, ch. 12, p. 206.

[18] Il paroit que lorſque Montagne écrivoit, les actes publics ſe rédigeoient encore en Latin dans ſa Province, car il réclame contre cette abſurdité. Il eût voulu plus de ſimplicité dans les loix & dans les formes. *Il y a plus de livres ſur les livres*, dit-il, en parlant de la Juriſprudence, *que ſur autres ſujets; nous ne faiſons que nous entregloſſer* (a). Il trouve que les loix ont ſouvent l'inconvénient d'être inutiles par leur ſévérité; que les nôtres s'étendent quelquefois trop loin, & que ſouvent elles nous abandonnent trop à nous-mêmes. Il eſt ſurpris qu'elles ne répriment point l'oiſiveté: *La Juſtice a animadverſion ſur ceux qui chaument* (b). Ce principe eſt vraiment ſocial, & a de vaſtes conſéquences. *Tel pourroit*, ſelon lui, *n'offenſer point les loix, que la Philoſophie feroit très-juſtement fouëtter* (c). En déplorant les excès de la Juſtice criminelle, il s'écrie: *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuſes que le crime* (d)? En parlant de la Queſtion, il compare notre Juſtice à ce Général qui fit éventrer un ſoldat pour vérifier s'il avoit mangé la bouillie qu'une pauvre femme l'accuſoit d'avoir enlevée à ſes enfants. *Pour ne le tuer ſans occaſion, vous lui faites pis que le tuer* (e). *Il voudroit quelque forme d'Arrêt qui dit: La Cour n'y entend rien* (f). Sa pareſſe, dit-il ailleurs, l'a ſouvent empêché d'écrire aux Gens

(a) T. 9, ch. 13, p. 112.
(b) T. 8, ch. 8, p. 126.
(c) T. 8, ch. 9, p. 250.
(d) T. 3, p. 303.
(e) *ibid.* p. 340.
(f) T. 9, ch. 11, p. 15.

de Justice & de finance, à cause de la Légende de leurs titres, lesquels étant si chérement achetés, ne peuvent être oubliés sans offense (*a*).

Les vues de Montagne sur la législation & l'administration de la Justice éclairoient non seulement son siecle, mais le nôtre. Les abus dont il se plaignoit subsistent encore, & plusieurs n'ont fait que s'accroître. Que diroit Montagne, s'il pouvoit voir dans ce siecle éclairé, après les regnes brillants de Louis XIV & de Louis XV, des loix qui multiplient les procès par la multitude des formalités; une procédure plus embarrassée, plus inutile, plus ruineuse que celle de son temps; le monstrueux ministere des Procureurs, parvenu à de tels excès, qu'il ne peut souffrir de remede que l'abolition; ces frais immenses, accumulés à leur gré pour les moindres objets, & dont ils sont les Juges; ces délais, ces stagnations de la Justice dont on les laisse maîtres; cette foule d'usages différents dans un même Royaume; ces degrés de Jurisdiction qui d'un procès en font deux, établissent une cascade de Tribunaux où la chicane précipite le plaideur comme un malheureux qu'on fait tomber de rocher en rocher; ces peines de mort multipliées si inutilement, malgré l'exemple de plusieurs nations; ces tortures de style données à des malheureux que l'on fait n'avoir rien à dire, par le singulier motif qu'ils sont des victimes dévouées à la Justice: tortures qui n'étant point

(*a*) T. 2, ch, 39, p. 345.

publiques, ne ſont point exemplaires, & deviennent pure cruauté ; ces longs & douloureux empriſonnements dont perſonne ne dédommage celui qu'on abſout, & enfin l'abus le plus illégal de tous, qui eſt d'interprêter en rigueur des loix douteuſes, ou de condamner au *prorata* d'une preuve incomplette, & dès-lors entiérement nulle? Les idées de Montagne ſur la Juſtice criminelle ont été admirablement développées dans le Traité des délits & des peines, & dans les Diſcours de MM. Servant & Philippon ; mais le Légiſlateur n'a point encore parlé. On a entrevu & même éprouvé avec ſuccès le remede aux vices des formes ; la procédure du Conſeil eſt ſimplifiée, & une multitude d'affaires, dont pluſieurs ſont importantes, s'expédient dans les Intendances ſans frais, & avec les ſeules formes eſſentielles. On nomme quelquefois des Commiſſions dans les grandes affaires, pour éviter les inconvénients de ce qu'on appelle la Juſtice réglée, pourquoi n'etendroit-on pas cette forme à tous les cas, & ne profiteroit-on pas des modeles qu'on s'eſt donnés chez ſoi ? On m'objectera, je le ſais, que ſi on plaidoit facilement, il y auroit trop de procès. Cette réponſe eſt d'un Juge qui veut ſe repoſer. Le grand malheur, en effet, que des Juges ſoient occupés de leur métier ! On m'oppoſera beaucoup de raiſon de cette force ; on en trouvera même de ſpécieuſes pour juſtifier les abus que je combats. Eh ! que ne juſtifie-t-on pas ? Un Savant du ſeizieme ſiecle, nommé Jordanus Brunus, Italien, s'aviſa de faire publiquement à Wittemberg

un Panégirique du diable, & l'on assure qu'il rendit son héros très-intéressant.

[19] On peut juger des vues, des principes de Montagne sur la politique & l'administration, par les traits suivants;

Les Etats se purgent peut-être comme les corps, par longues & grieves maladies. Rien ne tombe là où tout tombe; la conformité est qualité ennemie de la dissolution (a). Il nous apprend qu'ayant voulu employer la sévérité des vertus privées dans le maniement des affaires, il les avoit trouvées *ineptes* (c'est-à-dire sans aptitude) *& dangereuses. La vertu a des plis, des coudes pour s'appliquer & coudre à l'humaine foiblesse* (b). *Celui qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre les coudes, qu'il recule ou qu'il avance.... Qu'il vive, non tant selon soi que selon autrui, selon le temps, les hommes & les affaires.* Sur toute chose, il vouloit la paix. *Je n'accuse pas un Magistrat qui dorme, pourvu que ceux qui sont sous sa main dorment quand & lui* (c).

Il prétend qu'on ne *s'embesogne* pas assez tôt de la chose publique; que nous donnons trop à l'*apprentissage*; que *les ames sont dénouées* à vingt ans (d), & qu'on a fait plus de belles actions avant l'âge de trente ans qu'après. Auguste, ajoute-t-il, Juge du monde à l'âge de dix-neuf ans, vouloit qu'on

---

(a) T. 8, ch. 9, p. 166.
(b) T. 8, ch. 9, p. 252.
(c) T. 8, ch. 10, p. 328.
(d) T. 3, ch. 37, p. 240.

en

en eût trente pour *decider de la place d'une gouttiere*. Il faut avouer que ce systême est dangereux; Montagne fait une regle générale de quelques exceptions, & juge des autres par sa propre précocité.

[20] Quoiqu'il vante la paresse, il déclare *que la plus honorable vocation est de servir au public, & d'être utile à beaucoup* (a) *Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement si je puis* (b).

[21] Tout respire l'humanité dans ses maximes. *La malice hume la plupart de son propre venin, & s'en empoisonne* (c).

[22] Il dit, en parlant des avares, que dans leurs principes, les personnes les plus riches seroient celles qui garderoient les portes d'une bonne ville (d).

[23] *Le langage est le truchement de l'ame; s'il nous faut, nous ne nous tenons plus* (e). Il permet sur-tout de parler de soi à ceux dont les autres ne parleront pas, & qui ne sont *employés qu'en foule* (f).

De quoi traite Socrate plus largement que de soi? ... De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. L'orgueil gît en la pensée. On diroit que se vanter & pratiquer, c'est se trop chérir (g).

[24] Cette définition de l'amitié, *c'est une ame en deux corps*, est d'Aristote, & ce mot

(a) T. 8, ch. 8, p. 143.
(b) T. 7, ch. 1, p. 104.
(c) T. 7, ch. 1, p. 129.
(d) T. 3, ch. 40, p. 47.
(e) T. 6, ch. 18, p. 131.
(f) T. 6, ch. 17, p. 38.
(g) T. 4, ch. 6, p. 20.

ſeul vaut un Traité, comme le remarque Mlle. de Gournai. Montagne prétend que l'amitié ne peut régner qu'entre deux, parce qu'elle ne peut ſouffrir de partage. *C'eſt un aſſez grand miracle de ſe doubler, & n'en connoiſſent pas la hauteur ceux qui parlent de ſe tripler* (*a*). Ceci eſt encore plus ſublime que le mot d'Ariſtote. De l'unité parfaite des amis, Montagne tire une conſéquence juſte, mais hardie, que le ſecret d'un tiers peut être révélé par l'ami à ſon ami, attendu que c'eſt le confier à ſoi-même. Si cette déciſion eſt une erreur, il faut avouer qu'elle ne peut appartenir à une ame commune. Il ne craint pas de prononcer encore que les femmes ſont incapables d'amitié; *que leur ame ne ſemble aſſez ferme pour ſoutenir l'étreinte d'un nœud ſi preſſé & ſi durable.* Ceci peut être vrai en général, ſur-tout par rapport à l'amitié de femme à femme; mais Montagne ne fait point de diſtinction, car il ajoute que ſi elle pouvoit régner véritablement entre homme & femme, il n'y en auroit pas de plus délicieuſe. Il eſt certain cependant que la diſtinction eſt néceſſaire à établir. Entre femmes, il y a des rivalités, des concurrences de plus, & un attrait de moins; &, quoique l'éducation & les occupations des femmes rendent la véritable amitié rare entr'elles & les hommes, & que trop ſouvent il s'y mêle un autre ſentiment qui devient un principe de diviſion, il eſt certain cependant

---

(*a*) T. 2, ch. 27, p. 167.

que celle-ci eſt plus commune, & qu'il exiſte en ce genre des amitiés célebres. Montagne lui-même reconnoiſſoit Mlle. de Gournai capable *de cette ſainte amitié où ne liſons point que ſon ſexe ait pu monter encore* (a).

[25] Il croit que la pudeur doit être dans le cœur, & non dans le langage; il eût voulu que tout ſe nommât par ſon nom, & que l'expreſſion fût plus libre; nos bienſéances ſont des ruſes *de Vénus pour hauſſer le chevet à ſa marchandiſe par le maquerellage des loix* (b). Nos prohibitions reſſemblent à celle des livres défendus, qui ne ſervent qu'à en augmenter le prix Mlle. de Gournai, fille vertueuſe, adopte cette opinion, & répete même les expreſſions que je viens de citer; elle prétend que *l'art de la cérémonie* nous fait croire que les charmes de l'amour ſont tels qu'on n'en peut entendre parler ſans péril, comme ſi l'on ne pouvoit entendre parler de la table ſans rompre ſon jeûne.

Le penchant de Montagne pour la pure nature ſembloit aller juſqu'à vouloir déchirer les voiles dont on couvre les actions les plus ciniques. *Sommes-nous pas bien brutes d'appeller brutale l'opération qui nous fait? Nous avons à l'aventure raiſon de nous blâmer de faire une ſi ſotte production que l'homme, d'appeller l'action honteuſe, & honteuſes les parties qui y ſervent; chacun fuit à le voir naître, chacun court à le voir mourir, &c.* (c). Mais

(a) T. 6, ch. 17, p. 119.

(b) T. 7, ch. 5.

(c) *ibid.*

il ne faut pas croire qu'il conſeillât de braver les bienſéances établies ; il penſoit ſeulement qu'on auroit pu établir un ordre différent. C'eſt en ce ſens qu'il dit en ſa Préface que, ſous la loi naturelle, il eût eu grand plaiſir à ſe peindre tout nud. Je ne prétends pas applaudir à ces réflexions, bien moins encore à la maniere légere dont il traite ſon goût pour les femmes ; mais on ne peut trop répéter, à ſa décharge, que le ſtyle de ſon ſiecle ſe ſentoit encore de la liberté latine, & que pluſieurs mots très-honnêtes alors ont ceſſé de l'être pour nous. Après avoir cité l'exemple de Mlle. de Gournai, je puis citer un perſonnage qui ne doit pas avoir moins de pudeur : c'eſt un Théologal, c'eſt Charron, qui non ſeulement adopte & répete tout ce que dit Montagne, & quelquefois mot à mot, mais qui porte encore plus loin la liberté. Il nomme par leurs noms des choſes que Montagne n'a pas nommées ; il explique le myſtere de la génération en Médecin ; il eſt étonné qu'on porte des vêtements, & il dit tout cela en citant l'Ecriture. Aſſurément ce Théologal ne conſeilloit à perſonne d'aller tout nud ; ſes mœurs n'étoient pas ſuſpectes, & il avoit fait les plus vives inſtances à 47 ans pour être reçu Chartreux. Il fut révéré de ſon vivant, & l'on enfermeroit aujourd'hui un Docteur qui nommeroit dans un livre françois ce qu'il a nommé (*a*).

On a déjà vu que la morale de Montagne

(*a*) Voyez Charron, *de la Sageſſe*, l. 1er., ch. 3.

étoit quelquefois très-ſévere ; on en peut juger encore par ces traits : *C'eſt trahiſon ſe marier ſans s'epouſer.* Ceux qui ſe marient ſans eſpérance d'enfants, commettent *un homicide à la mode de Platon* (a)

[26] Montagne avoit ſaiſi l'idée de la véritable vertu : *qui voudroit être d'un homme ange*, dit il (b) ne travailleroit point pour ſoi, car il ne ſeroit plus lui-même. Chacun peut *avoir part au battelage, & repréſenter un honnête perſonnage en l'echafaud ; mais être réglé au-dedans, c'eſt le point* (c). *Tel a été miraculeux au monde auquel ſa femme & ſon valet n'ont rien vu ſeulement de ramarquable* (d). Sa penſée ſur Socrate & Alexandre a été employée par Rouſſeau dans ſon Ode à la fortune, dont elle forme une ſtrophe.

[27] Il faut manquer de bonne foi pour accuſer d'impiété les écrits de Montagne : que ſa morale ſoit voluptueuſe, ce n'eſt pas une raiſon pour l'accuſer d'irréligion. Bayle n'eſt pas ſincere, lorſque, pour excuſer ſon Pyrrhoniſme, il l'accuſe d'être plus Pyrrhonien que lui. Il eſt vrai que Montagne avoit pour deviſe une balance avec ces mots : *Je ne ſais ;* mais c'étoit dans le ſens de ſon épitaphe grecque, traduite en Latin par Lamonnoie, & où l'on trouve ces deux vers :

Solius addictus jurare in dogmata Chriſti,
Cætera Pyrrhonis pendere lance ſciens.

(a) T. 2, ch. 29, p. 205.
(b) T. 3, ch. 3, p. 300.
(c) T. 7, ch. 2, p. 146.
(d) *ibid.* 148.

On voit même que pour donner davantage à la nécessité de la révélation, il affoiblit toutes les preuves tirées du raisonnement en faveur de l'immortalité de l'ame. Dans la même vue, il prétend que l'universalité d'une opinion étant la seule preuve certaine de sa vérité, & qu'aucune n'ayant été universelle, nous ne sommes pas en état d'en prouver une seule par le cri de la nature, c'est pourquoi il ajoute que la fantaisie des peuples & des Rois donne à la Justice mille couleurs différentes. *Quelle bonté est-ce*, dit-il, *que le trajet d'une riviere fait crime? Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent? Mensonge au monde qui se tient au-delà* (*a*)

La vérité doit avoir un visage pareil & universel. Notre raison *est un pot à deux ances qu'on peut saisir à gauche & à dextre* (*b*). Je trouve toute sa profession de foi dans ces paroles: *Pour hair la superstition, je ne me jette pas incontinent à l'irréligion.* Voilà ce que le fanatisme ne distingue & n'entend jamais; souvent même il ignore cette autre maxime de notre Philosophe; c'est une instruction ruineuse à toute police, qui persuade *aux peuples la religieuse croyance suffire seule & sans les mœurs* (*c*).

[28] Par-tout il enseigne une religion éclairée & dégagée des superstitions, des faux principes dont il voyoit les ravages; il veut

---

(*a*) T. 5, ch. 12, p. 244.

(*b*) T. 5, ch. 12, p. 242 & 249.

(*c*) T. 9, ch. 22, p, 91.

que la foi ait des fondements plus solides que nos préjugés : *Nous sommes Chrétiens*, dit-il, *à même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands* (a). Il nous apprend à croire à peu de prodiges, parce que la rareté est de leur essence ; il se moque d'un Ecclésiastique qui trouvoit dans Homere des preuves de la Religion *(b)* & d'un autre encore qui trouvoit dans l'Ecriture-Sainte de fortes autorités pour justifier la recherche de la pierre philosophale. Son chapitre de la liberté de conscience est plein de grandes vues sur le fanatisme *(c)* Il remarque que le faux zele des premiers Chrétiens a détruit plusieurs Ouvrages, & ... tout de Tacite, pour en supprimer quelques phrases. *Qu'ils ont dit maladroitement tout bien des Princes leurs amis & tout mal de leurs ennemis (d).* Sans dissimuler les travers de l'Empereur Julien, il disculpe & venge sa mémoire des imputations calomnieuses ; il voit aussi qu'un moyen de décréditer les sectes, est de leur lâcher la bride pour les amollir. *Les hommes de partis adorent*, dit-il, *tout ce qui est de leur côté ; moi, je n'excuse pas seulement la plupart des choses qui sont du mien (e).* Il se plaint d'un Magistrat qui censuroit son livre, parce qu'il plaçoit le Calviniste Beze parmi les bons Poëtes : *N'oseroit-on dire d'un voleur qu'il a belle Greve (f)?*

En désignant les persécutions, il disoit, *que*

(a) T. 4, ch. 12, p. 185.
(b) T. 5, ch. 12, p. 161.
(c) T. 6, ch. 19.
(d) *ibid.* p. 135.
(e) T. 8, ch. 10, p. 303.
(f) *ibid.* p. 305.

le pire état des choſes eſt où la méchanceté vient à être legitime, & prendre avec le congé du Magiſtrat le manteau de la vertu (a). La pire injure eſt l'injure juridique. Pour dieu merci! ma créance ne ſe manie pas à coup de poingt (b). A l'occaſion des abſurdes procès faites aux ſorciers, il lui paroît plus naturel que deux hommes mentent, ou que notre eſprit s'égare, qu'il ne l'eſt qu'on s'envole ſur un balai par la cheminée. *C'eſt mettre ſes conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif (c).*

Voilà aſſurément & de la Philoſophie & de la Religion. Un Bénédictin a publié depuis peu une Diſſertation ſur la Religion de Montagne, que je n'ai pu me procurer.

C'eſt encore ſur des points relatifs à la Religion que Charron eſt bien plus hardi que lui; car il fronde les préjugés & les opinions avec moins de ménagement encore, & il adopte comme indubitable l'opinion de Tertulien & des premiers Peres ſur la nature de l'ame, qu'il prétend ne pouvoir être qu'une matiere très-déliée; mais parce que Charron la déclare immortelle, & que par-tout il rend hommage à la révélation, la Cour, malgré les oppoſitions de pluſieurs graves perſonnages, & les actions intentées dans les Tribunaux, permit l'impreſſion de ſon livre de la ſageſſe, au rapport du Préſident Jannin, qui déclara que

(a) T. 9, ch. 12, p. 47.
(b) T. 9, ch. 11, p. 16.
(c) *ibid.* p. 19 & 20.

c'étoit *Livre d'E: t*, & dont il n'appartenoit pas aux esprits foibles de juger.

[25] Si Montagne eût mérité le titre d'impie, & toutes les injures que MM. de Port-Royal lui ont prodiguées, ce Théologal auroit-il été son Commentateur, ou plutôt son adorateur? Auroit-t-il eu avec lui des liaisons assez intimes & assez publiques pour que Montagne lui permît de porter, après sa mort, les armes de sa famille? Le Cardinal Duperron auroit-il appellé les Essais *Le Bréviaire des honnêtes gens?* Le grave de Thou auroit-il eu pour lui tant d'estime? Mlle. de Gournai, qui, sur la lecture de son livre, voulut devenir *sa fille d'alliance*, l'eût-elle loué avec enthousiasme, eût elle dédié son édition des Essais au Cardinal de Richelieu, & celui-ci en eût-il fait la dépense?

A tous égards, la Préface de Mle de Gournai est la plus solide apologie de Montagne; elle est écrite fortement, & l'on y retrouve quelquefois l'expression du Philosophe. Si ses louanges sont hyperboliques, le dernier Editeur de Montagne devoit s'abstenir de les appeller extravagantes: un Ouvrage dont le fond est si estimable, méritoit plus d'égards, il devoit au moins faire grace à ce mot qui caractérise le livre de Montagne: *C'est le hors de page des esprits.*

Juste Lipse a eu l'honneur de louer le premier ces Essais par écrit: M de Thou les appelle: *Immortalia sui ingenii monumenta.* Balsac traite mal l'Auteur sur plusieurs articles: il l'accuse de vouloir imiter Séneque. *Il commence par-tout*, dit il, *& finit par-tout;*

il fait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire; il attaque sur-tout l'incorrection de son langage & de son style. Cependant il est forcé de lui rendre justice, & il paroît le sentir quelquefois; tantôt il dit, *qu'il s'égare plus heureusement que s'il alloit tout droit*; tantôt, *qu'il éleve la raison humaine jusqu'où elle peut aller.* Il avoue *que son ame étoit éloquente, & se faisoit entendre par des expressions courageuses.* Il excuse même son style, en disant *que les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les loix.*

La Bruyere a écrit que Balsac pensoit trop peu pour Montagne, qui pense beaucoup; & Malebranche, trop subtilement pour un Auteur dont les pensées sont naturelles. En effet, la maniere dont ce Métaphysicien le disseque est du dernier ridicule. Il l'accuse *de ne point raisonner, de ne point enseigner.* Il appelle les Essais un tissu *de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques, &c.* Mais il avoue qu'il a le don de séduire par son imagination, son expérience, son style singulier. Malebranche fait une remarque très-fine & très-juste, lorsqu'il dit que certains Auteurs, comme Tertulien, Séneque & Montagne *ont le pouvoir de persuader sans aucunes raisons.* C'est un effet de cette éloquence qui consiste dans l'expression & la tournure originale. L'Auteur du *Huetiana* appelle les Essais un vrai *Montaniana.* Il faut être bien dépourvu de goût & d'ame pour juger ainsi.

Scaliger a traité Montagne d'ignorant, parce qu'il lui avoit préféré Juste Lipse; & Pascal, en rendant quelque justice à ses beautés, ne

la lui rend point sur la morale, & lui prête sur le suicide des sentiments qu'il n'a pas.

Montagne éprouva, comme tant d'hommes célebres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez soi. *J'achete*, dit-il, *les Imprimeurs en Guyenne; ailleurs ils m'achetent (a).* On a dit, avec raison, que ceux qui décrient le plus Montagne, *le louent, malgré eux, en quelques endroits, & le pillent en d'autres.* Enfin notre siecle a mis le sceau à sa gloire, & l'on peut dire qu'il a contribué à son tour à la gloire de notre siecle. Nous lui devons en partie notre liberté de penser, & un grand nombre d'idées importantes. On ne peut lire Montesquieu sans s'appercevoir de l'étude qu'il en a faite. On reconnoîtra bien mieux encore le Disciple de Montagne dans le Citoyen de Geneve, si l'on se rappelle ce qu'il écrit sur le danger des sciences, l'éducation, le suicide, le duel, la législation, les miracles, les Médecins, en un mot, ses Dissertations les plus célebres.

[30] Montagne vouloit être Philosophe autrement qu'en spéculation. *Quelque je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier.* Il se proposoit de conformer non sa vieillesse, mais toute sa vie à ses préceptes; & il ne prétendoit pas *attacher la queue d'un Philosophe à la tête & au corps d'un homme perdu (b).*

[31] La franchise avec laquelle Montagne parle de lui, inspire la confiance, & personne ne l'auroit peint d'une maniere aussi intéres-

---

(a) T, 7, ch, 2, p. 148. (b) T, 7, ch. 2, p. 168.

lante qu'il le fait lui même Je me fuis propofé *moi-même à moi pour argument & pour fujet : c'eft le feul livre au monde de fon efpece, & d'un deffein farouche & extravagant (a) Je parle au papier comme au premier que je rencontre (b).* Il nous apprend que fa taille étoit au-deffous de la moyenne forte & ramaffée, fans trop d'embonpoint ; que fon humeur étoit mêlée de mélancolie & de gaieté, & que fa complexion en général étoit tempérée ; qu'il étoit *pareffeux, oifif & libre par nature & par art* ; qu'il étoit mal-adroit, & qu'il avoit gagné qu'on fît de lui cinq ou fix contes ridicules ; qu'il lifoit & travailloit fans fuite, à bâton rompu, & felon le caprice ; qu'il voyoit mieux du premier coup-d'œil qu'en creufant trop ; qu'il avoit *l'efprit primfautier* ; qu'il lui falloit de l'action même dans le travail : *Mes penfées dorment fi je les affieds* ; & c'eft une conformité que Montefquieu avoit encore avec lui. *J'ai*, dit-il, *mes loix & ma cour pour juger de moi (c). — S. Auguftin, Origene & Hypocrate ont publié les erreurs de leurs opinions, moi encore de mes mœurs (d). — J'étudiai jeune pour l'oftentation depuis un peu pour m'affagir, à cette heure pour m'ébattre jamais pour le queft (e)* — Il voyoit la gloire d'un œil philofophique, & lui facrifioit peu. *Je n'ai point le cœur fi enfle ni fi venteux, qu'un plaifir folide, charmant, moëlleux, comme la fan-*

(a) T. 4, ch. 8, p. 35.
(b) T. 7, ch. 1, p. 98.
(c) T. 7, ch. 2, p. 144.
(d) T. 7, ch. 5, p. 250.
(e) T. 7, ch. 3, p. 103.

té, je l'allasse échanger pour un plaisir imaginaire, spirituel & aëré. La gloire des quatre fils Aimon ne vaut pas trois accès de colique. Il subordonnoit les biens d'opinion aux biens réels, les biens présents aux futurs. *Si j'étois de ceux à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitterois pour la moitié, & qu'il me la payât d'avance; qu'elle se hâtât & amoncelât tout autour de moi plus épaisse qu'alongée, plus pleine que durable (a). Quant à ceux qui sont de bons livres sous de méchantes chausses, ils eussent premiérement fait leurs chausses, s'ils m'en eussent cru (b).* On ne peut parler plus modestement qu'il le fait de ses Ecrits. Il n'est jamais *parti de moi*, dit-il, *chose qui me contentât; l'approbation d'autrui ne me paie pas (c).* Il avoue qu'il sait peu de Grec, & qu'il ignore les hautes sciences. *Je reviendrois volontiers de l'autre monde*, dit-il, *pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'étois, fût-ce pour m'honorer (d). — Ce ne sont pas mes gestes que j'écris, c'est moi, c'est mon essence. Si je me croyois bon & sage, je l'entonnerois à pleine tête (e).* Mais ce n'est pas se vanter trop que de dire qu'il *se contente de vivre une vie seulement excusable (f).*

D'après ces traits & ceux que j'ai cités dans le corps de cet Ouvrage, on peut juger si Malebranche, Pascal & Balsac ont eu raison de

(a) T. 7, ch. 37, p. 89.
(b) *ibid.* p. 90.
(c) T. 6, ch. 17, p. 46.
(d) T. 8, ch. 9, p. 230.
(e) *ibid.* 228.
(f) T. 8, ch. 8, p. 143.

lui tant reprocher son égoïsme ; celui-ci surtout cherche à jeter du ridicule sur son Page, & sur sa réticence à l'égard de sa profession de Magistrat, il oublie que l'usage des Pages étoit alors très-commun ; & quant à la Magistrature, Montagne l'exerça si peu, qu'il pouvoit bien n'y plus penser. Après tout, quand Montagne auroit eu du foible pour sa qualité de Gentilhomme, il eût été bien-loin encore de l'égoïsme & de l'orgueil. On sait que le vertueux, l'austere Sully avoit la manie d'appartenir à toutes les têtes couronnées. Si Montagne avoit eu beaucoup de vanité, il n'eût pas tant résisté à son élection de Maire de Bordeaux : poste distingué, puisqu'il fut occupé avant lui par le Maréchal de Biron, & après lui, par le Maréchal de Matignon. Il eût cherché à jouer un rôle à la Cour & dans les affaires ; de Thou nous apprend qu'il avoit négocié entre le Duc de Guise & le pere de Henri IV, & qu'il avoit prévu les suites de leurs divisions. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, & Charles IX l'avoit décoré de l'Ordre de S. Michel avant qu'il fût en discrédit ; il est vrai que quelque temps après cet Ordre fut prodigué, & Montagne s'en plaint, mais il ne falloit pas beaucoup de vanité pour cela. S'il entre dans des détails minutieux & bas de sa vie privée, c'est qu'il veut suivre l'homme par-tout.

On lui a reproché de s'être attribué de légers défauts & de grandes vertus. Mais s'il n'a pas eu des vices, pourquoi s'en seroit-il donnés ? Un Ecrivain a remarqué, à son occasion, que Seneque ne parloit point de ses dé-

fauts ; qu'en déclamant contre les passions il faisoit entendre qu'il en étoit exempt, qu'il s'enrichissoit en décriant les richesses, & qu'en tout cela Montagne étoit plus *honnête homme* & plus *Philosophe.*

[32] Sa passion dominante fut l'amour de la liberté. *Où la nécessité me tire*, dit-il, *j'aime à lâcher la volonté (a).* Il recevoit avec répugnance, parce que sa volonté restoit *hypothéquée.* Il préféroit ce qui étoit à vendre, parce que, dans le premier cas, il ne donnoit que de l'argent; & dans le second, il se donnoit soi-même. *J'aime tant à me décharger & désobliger*, dit-il, *que j'ai parfois compté à profit les ingratitudes & les offenses (b).*

[33] Les atrocités qui l'environnoient faisoient sur lui ce qu'elles doivent opérer sur une belle ame ; *elles le rejetoient plus avant en la clémence qu'aucune clémence n'auroit pu faire. Ce temps est propre*, disoit-il, *à nous amender à reculons (c).*

J'estime tous les hommes mes compatriotes (d). Il élevoit ses enfants avec autant de douceur que de liberté ; & il nous assure qu'il n'avoit pas à se reprocher à leur égard la moindre rigueur. Il obligeoit ses gens *à bien faire par une abondante confiance (e).* Sa sensibilité s'étendoit jusqu'aux animaux. *Je ne puis refuser à mon chien la fête qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande (f).*

(*a*) T. 8, ch. 9, p. 182.
(*b*) *ibid.* p. 18.
(*c*) T. 8, ch. 8, p. 66.
(*d*) T. 8, ch. 9 p. 200.
(*e*) T. 8, ch. 8, p. 144.
(*f*) T. 4, ch. 11, p. 163.

Lorſqu'il traitoit avec les Princes, ſon premier intérêt étoit celui de ſa probité, *tendre Negociateur & novice, qui aime mieux faillir à l'affaire qu'à moi (a).*

[34] Pour exprimer ſa fidélité à ſa parole, il dit : *On me garotte plus doucement par un Notaire que par moi (b).* S'il donnoit beaucoup aux ſens dans ſes maximes, c'étoit principalement, & ſes adverſaires n'y ont pas pris garde, c'étoit pour décréditer les biens d'opinion que la nature n'a point crées. Sa ſenſualité ſe réduiſoit à peu de choſe ; la ſociété des femmes lui plaiſoit plus que leur uſage ; il aimoit des occupations libres ; la propreté le flattoit plus que la magnificence ; & ce qu'il goûtoit, il s'attachoit à le bien goûter. C'eſt pourquoi il trouvoit bon qu'on interrompît ſon ſommeil, pour qu'il *l'entrevît.* Je *n'écume* pas *le plaiſir*, dit-il, mais je le *ſonde (c)*. Il tâchoit de cueillir le préſent, & il ſembloit avoir pour deviſe ce mot d'Horace : *Carpe diem.* Il évitoit d'empoiſonner ſa vie par le ſouvenir de la vieilleſſe, & il aimoit mieux porter ſa vue ſur le paſſé que ſur l'avenir. *Que l'enfance*, dit-il, *regarde devant ſoi ; la vieilleſſe, derriere..... Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons (d).* En un mot, il rapportoit tout à la véritable jouiſſance, & il nous apprend que, *s'il amaſſe, ce n'eſt pas pour acheter des terres, mais pour acheter du plaiſir (e).*

(a) T. 7, ch. 37, p. 102.
(b) T. 8, ch. 9, p. 190.
(c) T. 9, ch. 13, p. 133.
(d) T. 7, ch. 5, p. 234.
(e) T. 3, ch. 40, p. 48.

[35] On peut dire qu'il a réalisé avec la Boëtie son Roman sur l'amitié. *Je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi (a).* Dix-huit ans après sa mort, Montagne en étoit encore affecté d'une maniere qui a peu d'exemples. *Ecrivant*, dit-il, *à M. d'Ossat, je tombe en un pensement si terrible de M. de la Boëtie, & y fus si long-temps sans me raviser, que cela me fit grand mal (b).*

Etienne de la Boëtie avoit de grandes vertus & des talents distingués ; ses Poésies pouvoient mériter l'attention de son siecle, & son Traité de la servitude volontaire annonce une ame forte, nourrie des principes de Montagne ; sa mort, décrite dans les Essais, est une leçon bien intéressante, & Montagne la prit pour modele.

[36] Il s'étoit donné rendez-vous à lui-même à ce dernier moment : *Nous verrons là*, disoit-il, *si mes discours partent de la bouche ou du cœur (c).* Il mourut d'une esquinancie, à l'âge de cinquante-neuf ans, en 1592, avec une fermeté philosophiquement chrétienne, & conforme à ses principes. Il avoit été tourmenté de coliques néphrétiques dès l'âge de quarante-sept ans, & il avoit souffert avec courage. Il étoit sous François I, & étoit mort sous Henri IV : il avoit vu six regnes en moins de soixante ans ; s'il eût vieilli, il en auroit vu sept. Tous ses enfants moururent jeunes, hors

(a) T. 2, ch. 27, p. 160.
(b) Voyages de Montag.
(c) T. 1, ch. 18, p. 132.

une fille mariée dans la Maiſon de Gamache. Son goût pour les mœurs de l'ancienne Rome avoit contribué à l'eſpece d'adoption qu'il fit de Mlle. de Gournai, qui s'appelloit ſa fille d'alliance. Cette Demoiſelle, qui l'avoit jugé ſur ſes Ecrits *homme très-vertueux*, fit toutes les avances & un grand voyage pour le connoître. Une lettre écrite de Bordeaux, à M. Caperonier, aſſure que la famille de Montagne exiſte en Guyenne, où l'on connoît un deſcendant de l'un de ſes oncles *(a)*; mais le Château de Montagne eſt poſſédé par M. le Comte de Ségur, qui deſcend du Philoſophe par les femmes. C'eſt là que M. Prunis a trouvé le manuſcrit de ſes Voyages en Allemagne & en Italie, que M. de Querlon a publiés.

[37] Quoique le Public ait paru mécontent de cette Relation que l'Auteur avoit miſe au rebut, & qui n'eſt qu'un Journal informe & minutieux, dont il avoit dicté une partie rapidement à un domeſtique, & écrit le reſte preſqu'auſſi négligemment, quoiqu'il ne l'eût faite que pour ſe rendre compte à lui-même, & qu'à peine il s'y trouve quelques phraſes où l'on puiſſe reconnoître ſon ſtyle, ſi l'on excepte ſa Relation de Rome; on y retrouve cependant des morceaux précieux, dignes d'être ſéparés de la vaſe où ce torrent les dépoſe. Mille détails faſtidieux pour le Public intéreſſent les Savants, ou ſont rachetés par quelques anecdotes. D'ailleurs les moindres productions des plumes

---

(*a*) Diſcours préliminaire des Voyages de Montagne.

célebres ont leur prix, & ne peuvent être absolument indifférentes. Comme il voyageoit principalement pour trouver des eaux minérales propres à évacuer ses graviers, il entroit dans des particularités souvent basses & dégoûtantes sur sa santé. Il n'importe pas davantage à son Lecteur de savoir s'il avoit des rideaux à son lit, & du linge à table, qu'on l'ait servi sur de l'étaim ou sur du bois; mais il importe de connoître des faits qui éclairent l'Histoire & la Physique, qui tiennent aux mœurs, aux Arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractere de l'Auteur; & il s'en trouve assez souvent dans le Voyage de Montagne, au milieu des puérilités où il les noie.

Montagne voyageoit en Philosophe, en Observateur, en homme soigneux de s'instruire : tout ce qu'il n'avoit pas vu l'intéressoit, parce qu'il trouvoit par-tout des découvertes à faire, & il avoue qu'il eût volontiers voyagé au hasard. On trouve, dans son Journal, des connoissances sur les eaux qu'il cherchoit & prenoit par-tout, en composant leurs qualités, leur vertu, en risquant même contre les méthodes usitées des expériences plus sûres que l'analyse. Il raconte que plus d'une fois les Médecins d'Italie l'ont appellé à leurs consultations sur les eaux, & s'en sont rapportés à son avis sur les maladies, & qu'il en rioit tout bas. Il cite les décisions des différents Médecins qui se traitoient mutuellement d'homicides ; & à cette occasion, il parle de la singuliere maladie d'un Voyageur qu'il rencontra, qui rendoit avec impétuosité des vents

par les oreilles. Il nous apprend que de ſon temps Livourne n'étoit qu'un petit village, & Turin une petite ville, mal bâtie & mal ſaine; que Florence étoit appellée la Belle avec raiſon, & que le célebre amphithéatre de Vérone étoit alors preſqu'entiérement en terre; à Vénise, il trouva beaucoup de luxe & de débauches, & cent cinquante Courtiſannes au moins qui faiſoient une dépenſe de Princeſſes; Montagne voyoit volontiers ces Dames pour les entretenir; il aimoit alors les femmes, comme certaines gens qui ne liſent point aiment les bibliotheques. Il trouva les beautés vénitiennes au-deſſous de leur réputation.

Sa deſcription de Rome eſt ſur-tout intéreſſante: il dit que l'enceinte totale de l'ancienne & de la nouvelle ville eſt égale à celle qu'on feroit de Paris en y comprenant les fauxbourgs; mais qu'en ſerrant & en comptant les maiſons, Paris ſeroit plus grand d'un tiers, qu'au reſte Rome étoit bien ſupérieure en beauté. Il prétend que les Egliſes y ſont moins belles que dans les autres villes d'Italie; & qu'en Italie & en Allemagne, elles ſont moins belles qu'en France. Il remarque que dans toute l'Italie & à Rome même, il n'y avoit preſque point de cloches, qu'on ne voit preſque point d'images dans les Egliſes; qu'elles y ſont *toutes modernes*, & que dans pluſieurs anciennes, on n'en trouve pas une. Son ſtyle s'échauffe, & redevient éloquent, lorſqu'à l'aſpect de la nouvelle Rome il ſe rappelle l'ancienne; c'eſt par ſes débris qu'il en donne l'idée la plus ſublime. Il dit que ce qu'on en voit n'en eſt pas même le reſte;

que les ruines d'une si epouvantable machine rapporteroient plus d'honneur & de reverence à sa mémoire, & qu'on n'en voit *que le sepuchre ; que le monde, ennemi de sa longue domination, avoit brisé & fracassé toutes les pieces de ce corps admirable* ; & parce qu'*encore tout mort, renversé & défiguré, il lui faisoit horreur ; il en avoit enseveli la ruine même* ; qu'il craignoit encore qu'on n'en vît pas le tombeau tout entier, & *que la sépulture ne fût elle-même ensevelie* : que les Palais de la moderne Rome, attachés aux restes pompeux de l'ancienne comme à des morceaux de rochers, lui rappellent les nids des oiseaux suspendus aux voûtes des édifices ruinés, & qu'on ne peut concevoir comment son enceinte renfermoit tant de Palais & de Temples, *dont on voit encore la chûte toute vive*, & dont les débris forment des montagnes.

Il parle des célebres monuments que les Arts anciens ont laissé dans cette capitale du monde ; il ne fut pas fort édifié de trouver en deux endroits de l'Eglise de S. Pierre la mort de l'Amiral de Coligny, représentée comme une victoire de la Religion ; d'y voir encore le tableau de l'Empereur Fréderic I, demandant pardon au Pape Alexandre III, qui foule aux pieds sa tête ; & dans une autre Eglise, un long & injurieux récit de la vie du Pape Silvestre II, qui passa pour sorcier dans le onzieme siecle, parce qu'il étoit Mathématicien.

Montagne voulut voir à Rome la circoncision des Juifs, il fait la description détaillée de cette cérémonie, surchargée de tout ce que la superstition y ajoute. Ce morceau est cu-

rieux, & l'on ne trouve peut-être ce détail écrit nulle part; il caractérise Rome, en disant *que c'est une ville toute Cour & toute Noblesse; que chacun y prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique*; que tout y est palais & jardins; qu'il n'y avoit point de rue marchande, & qu'il croit toujours être à la rue de Seine, & jamais à la rue de la Harpe ou à la rue Saint-Denis. Ce sont, ajoute-t-il, les Savoyards & les Grisons qui viennent tous les ans y cultiver les jardins & les terres d'alentour. Les cérémonies lui parurent *plus magnifiques que dévotieuses*; il trouve qu'il y a en France plus de vraie piété. Il remarque que les Romains infligent rarement d'autres peines que la mort simple; que les cruautés s'y exercent sur les cadavres, & qu'il en a vu le peuple aussi ému que si on tourmentoit le coupable vivant.

Le portrait qu'il fait du Pape Grégoire XIII, de son caractere, de ses vertus, de sa conduite, est intéressant, & a le mérite d'être tracé par un contemporain & un témoin.

Il raconte une folie arrivée à Rome depuis peu, & qui n'avoit pas d'exemple dans toute l'Histoire. Des Portugais s'étoient avisés de se marier entre mâles, avec les cérémonies du Sacrement, dans l'Eglise de S. Jean-Porte-Latine, imaginant légitimer par-là leur commerce dénaturé. Dans ces temps, & sur-tout en Italie, on croyoit pouvoir allier la dévotion à la débauche. Montagne remarquoit que dans les lieux consacrés au libertinage, on avoit, comme aujourd'hui, l'attention de cacher les images de la Vierge pour pécher décemment. On brûla huit ou neuf de ces malheureux: on

les auroit punis plus utilement en les obligeant d'épouser des femmes.

Montagne vit à Rome un Envoyé de Russie qui, ayant à traiter avec la République de Venise, avoit apporté des lettres adressées au Pape, Gouverneur de Venise On voit par-là comment les Russes étoient instruits alors de l'état de l'Europe.

On peut juger du peu de progrès que la Méchanique avoit fait en France, par l'étonnement où est Montagne de trouver à Brixen un tournebroche à roue, à Ausbourg, une horloge que l'eau faisoit mouvoir, en lui servant de contre-poids; dans différentes villes d'Allemagne, des horloges qui sonnent les quarts d'heure, & à Nuremberg, une plus parfaite encore, qui sonne les minutes. Il remarque qu'en Italie les horloges étoient rares. Dès le temps de Charlemagne cependant on les connoissoit; le Roi de Perse lui envoya, parmi ses présents, une horloge à roue, qui avoit pour sonnerie des boules d'airain qui tomboient dans un bassin: à toutes les heures, on y voyoit paroître un Cavalier.

Mais Montagne trouva l'Hydraulique perfectionnée en Italie. A Pratolino, Maison des Ducs de Toscane, il vit des figures que l'eau faisoit mouvoir; il entendit une musique dont l'eau étoit le mobile: à Tivoli, chez le Cardinal de Ferrare, il admira les jeux hydrauliques de toute espece, des orgues, des trompettes, des chants d'oiseaux, des bruits de mousqueterie & de canon, opérés par des chûtes d'eau qui agitoient l'air, & le poussoient dans des tuyaux.

Il parle d'une fameuſe auberge où l'on ſervoit de l'étaim, *qui eſt une grande rareté*; il vit de la faïance en Italie pour la premiere fois, les François ne la connoiſſoient pas encore. A Florence il avoit vu des devidoirs à filer la ſoie, avec leſquels une ſeule femme faiſoit tourner cinquante fuſeaux.

Il dit qu'à Piſe on travailloit fort bien le marbre, qu'on y tailloit alors cinquante colonnes & d'autres ornements pour la décoration d'un théatre que vouloit conſtruire Muley-Amet, Roi de Fez, Prince qui aimoit les Arts, & cultivoit les Sciences. Montagne, qui cherchoit par-tout le commerce des hommes célébres, vit à Piſe le Médecin Corrachino, fameux par ſa poudre, & qui buvoit, dit-il, cent fois le jour.

Il remarquoit qu'en beaucoup d'endroits on travailloit les Dimanches & les Fêtes, ſoit à la terre, ſoit à coudre & à filer; que dans toute l'Italie les Bergeres ſavoient l'Arioſte; que dans les Etats libres *les plus petits ont je ne ſais quoi de ſeigneuriat à leur maniere, & que, juſqu'en demandant l'aumône, ils mêlent toujours quelque parole d'autorité.*

Les petits détails de la dépenſe de Montagne dans ſes voyages ne ſont pas inutiles; ils peuvent ſervir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de ſon temps, par la différence du prix des choſes.

L'uſage etoit établi en beaucoup d'endroits en Italie de faire peindre ſes armes dans les auberges: Montagne avoit cette fantaiſie, & vouloit introduire cet uſage par-tout. Ayant laiſſé

laiſſé ſes armes dans la chambre où il avoit pris les bains à Piſe, à charge qu'on les y conſerveroit, l'Hôte lui en fit ſerment.

On peut tirer des Voyages de Montagne des preuves non équivoques de ſa Religion; il rapporte des miracles dont il a vu les monuments avec une candeur, un reſpect, une crédulité ſinguliere : ſur les faits les plus abſurdes, il s'abſtient de faire des réflexions Parmi les effets précieux qu'il rapportoit en France, il compte un Chapelet d'*Agnus Dei* bénit par le Pape. A Lorette, il fit ſes dévotions, & obtint place dans la Chapelle pour un tableau compoſé de quatre figures d'argent; on y voyoit celle de la Vierge, & à genoux devant elle, celles de Montagne, de ſa femme & de ſa fille; ſon nom fut mis au bas. Sa deſcription de Lorette n'eſt pas indifférente; là il vit le cierge d'un Turc qui s'étoit ſauvé d'une tempête en invoquant la Vierge; Montagne ne paroît pas même éloigné de croire le voyage de la Chapelle apportée de Nazareth par les Anges.

Mais il n'approuvoit pas ces Proceſſions de Pénitents, qui ſe déchiroient de coups, & qui, dans ces ſpectacles de Religion, mêloient la cruauté à la galanterie, en ſe fouettant à l'honneur des femmes. *C'eſt*, dit-il, *une énigme que je n'entends pas bien encore.*

Il raconte un exorciſme mêlé d'injures & de coups de poings qu'il vit à Rome; le Prêtre qui opéroit, connoiſſoit les différentes eſpeces de diables plus ou moins faciles à conjurer; il dit aux aſſiſtants qu'il en avoit

chassé un très-gros du corps d'une femme ; & que, pour preuve de sa délivrance, elle avoit jeté par la bouche une touffe du poil de cet esprit malin. Montagne donne la chose pour ce qu'elle vaut, & avoue qu'il n'a point vu sortir le diable du malheureux qu'on exorcisoit.

Ses Essais furent examinés à Rome; & ce qu'il rapporte à ce sujet, prouve qu'ils n'ont pas été jugés si sévérement en Italie qu'en France. Ce qu'on lui reprocha de plus grave, fut d'avoir personnifié la fortune, d'avoir fait l'éloge de l'Empereur Julien, d'avoir cité des Poëtes hérétiques, d'avoir blâmé les supplices hors la mort simple ; d'avoir paru exiger la pureté du cœur pour la validité de la priere : article sur lequel en effet la doctrine de Montagne, prise à la lettre, ressembleroit à celle de Baius; mais le maître du sacré Palais l'excusoit & le défendoit contre les Censeurs, & s'en rapportoit à sa conscience pour réformer ce qu'il jugeroit à propos, le priant même de ne point faire usage de la censure, parce qu'on l'avoit averti qu'il y avoit plus d'une bévue. Il loua son zele pour l'Eglise, & l'invita à la défendre. On voit qu'en général Montagne passoit pour un homme religieux. Il satisfit tard son goût pour les voyages, & seulement douze ans avant sa mort.

FIN.



Talbert, François, Xavier
Éloge de Michel Montagne
a remporté le Prix d'éloque
à l'Académie de Bordeaux en
1774

